

RAMUNTCHO
M ATTA



DIGNE
DE SOI

Jouer avec les formes,
les lieux, les mots...

Penser avec son pied.

Mettre le pied dans le put

Toucher des sommets

Ainsi sait-il

Le pied est Roi

Si on est digne de lui

Ainsi sait-il

La question de l'o de l'a

se pose là

ici

MAINTENANT

**CERTAINS EXISTENT,
LES AUTRES NE
SAURAIENT TARDER
G. WOLMAN**



Tout peut arriver, naître, germer...

Dans son *Histoire chuchotée de l'art* (long poème sonore en douze strophes enregistré pour la première fois à Copenhague en 1963), Robert Filliou utilise l'expression de « création permanente » pour désigner toutes les formes que prend l'inventivité humaine, qu'elle donne lieu à une réalisation ou demeure à l'état d'idée. Aucune date connue, aucun nom célèbre dans cette *Histoire*. « Quoi que tu penses, pense autre chose. Quoi que tu fasses, fais autre chose. Le secret absolu de la création permanente : ne désire rien, ne décide rien, ne choisis rien, sois conscient de toi-même, reste éveillé, calmement assis et ne fais rien. » Il y a quelque chose de très zen dans cette aptitude à ne pas concevoir l'art comme la production d'œuvres à un rythme soutenu dans le confinement de l'atelier mais comme une pratique émancipatrice du quotidien qui libère l'être des carcans de la pensée. Il n'est pas étonnant que Robert Filliou se soit retiré à la fin de sa vie dans un monastère bouddhiste.

Il n'est pas étonnant non plus que Ramuntcho Matta se réfère souvent à Robert Filliou pour évoquer sa propre pratique et pas étonnant que Nadine Gomez, la directrice du Musée Gassendi mais aussi de la Maison Alexandra David-Néel, ait lancé l'invitation en pensant à cette dernière, exploratrice et écrivaine, disparue en 1968 à Digne, et qui fut l'une des premières personnalités à introduire la pensée bouddhiste en Europe.

Il n'était pas question pour autant de concevoir une exposition aux accents folkloriques *dharma* et *karma*, une exposition d'appropriation culturelle dénaturée qui imposerait ses raccourcis au sein d'un musée d'histoire naturelle et des beaux-arts dont les méthodes de classification doivent tout à la culture occidentale. La réponse de Ramuntcho Matta a justement été d'infiltrer les collections anciennes et contemporaines, à partir des espaces qu'on ne voit pas, « ceux qu'on cache, ceux qu'on oublie, dans l'interstice où rien ne se passe mais où tout peut arriver, naître, germer », comme il le déclare. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la visite est assez déroutante, passant d'un squelette d'ours enfermé dans une armoire (*Le fantôme de l'ours des Alpes*, une œuvre de Mark Dion) à un cafoutche (de l'occitan *cafoucho*, débarras) donnant sur l'hygiaphone de l'ancienne entrée du musée, ou encore un placard à balais aménagé en petit théâtre. Des cailloux peints – ou plutôt des galets plats –, disséminés au sol, servent de repères dans le parcours de l'exposition : des balises plus proches du Petit Poucet que des technologies GPS ou Argos. Les matériaux sont pauvres, récupérés sur place, en circuit court. Même les cadres en bois doré des tableaux, forcément *old school*, sont récupérés dans les réserves des collections. L'ensemble est expressif, désopilant, avec des personnages désarticulés, carnavalesques ou fantomatiques, des couleurs criardes peintes à la bombe aérosol, à l'acrylique, au feutre ou à la cendre de cheminée, seul matériau

que l'artiste a apporté avec lui dans ses valises. Toutes sortes d'objets se mélangent : instruments de musique, vieux vélos d'époque, réflecteurs, planches anatomiques... Aucune convention ne semble régir ces assemblages. On ressent une liberté totale, un état d'esprit affranchi et libertaire.

C'est à la périphérie...

« Digne de soi », tel est le titre de l'exposition. En dehors même du jeu de mots avec la ville de Digne, l'utilisation de l'adjectif peut paraître étrange, presque antinomique avec l'esprit décomplexé des installations. La dignité est une notion fourre-tout et équivoque qui évolue en fonction des domaines où elle est étudiée (droit, santé, sciences ou philosophie) et surtout en fonction des époques. C'est une allégorie, une notion morale difficile à représenter directement. Quel rapport entre cette dignité et la « création permanente », libre de tout dogme, de toute référence ?

Pour Ramuntcho Matta, la dignité, « c'est avant tout une question de responsabilité ». Mais « responsabilité » de qui ou de quoi ? « Voulons-nous vivre nos vies ou passer à côté ? » « Qu'est-ce que l'art de vivre sa vie avec intensité ? » demande l'artiste. On reconnaît ici une facture de pensée issue des avant-gardes du xx^e siècle, toutes ces révolutions esthétiques qui prônaient un dépassement de l'art au profit d'une émancipation de soi et/ou de la société. Il est rare qu'on entende encore ce type de discours aujourd'hui dans l'accompagnement d'une exposition. Le situationnisme – vivre l'instant présent comme une œuvre en soi – semble un concept désuet et poussiéreux dans un monde où les urgences ont changé de visage. Le potlatch et la dépense pure ne sont plus d'actualité. L'heure n'est plus à l'intensité mais au ralentissement et à la décroissance.

Vouloir « vivre sa vie avec intensité » ne surprend guère de la part d'un artiste dont le père, Roberto Matta, était un célèbre peintre surréaliste, et le demi-frère l'artiste *in situ* et praticien de l'entropie Gordon Matta-Clark, très proche de Brion Gysin, héraut de la *Beat Generation* qui apporta à nos consciences collectives la *Dream Machine*, la technique du *cut-up* ainsi qu'une pépite de la poésie sonore : *I am that I am* (1960)¹.

On sent dans cette exposition aussi bien que dans la parole de celui qui l'a conçue le poids des fantômes du passé, des ombres défuntées qui tournent et retournent dans sa mémoire. L'exposition ne devait-elle pas s'appeler au départ *De l'eau-delà* ? Mais c'est le sang de l'expérimentation qui coule dans les veines de Ramuntcho Matta. C'est pour cela qu'il ne se contente pas d'être artiste plasticien, mais traverse l'écriture comme la musique, en tant que compositeur et producteur (avec le label sometimeStudio <http://sometimestudio.org/>), et qu'il a fondé en 2018 le programme Lizières <http://www.lizieres.org/> afin d'accueillir artistes et publics les

plus divers pour des stages ou résidences partagés de production et de réflexion :
« Le nom de Lizières vient du fait que j'ai le sentiment que beaucoup d'attention est donnée à la centralité des choses, alors que j'ai l'impression que c'est à la périphérie que les choses intéressantes se passent. »

Tout n'est qu'expérience...

Derrière son caractère grotesque (au sens originel du terme : c'est-à-dire des motifs fantaisistes conçus dans des maisons romaines enterrées semblables à des grottes) l'exposition « Digne de soi » cache un véritable travail collectif avec les équipes du musée (entretien, médiation, gardiennage), les publics, les collégiennes et collégiens. Les agents de maintenance ont par exemple constamment déplacé *La langue de chat*, figurine féline et cartoonesque comme si elle n'avait cessé de chercher sa place. Une classe Segpa du collège Gassendi avec des enfants qui présentent des difficultés d'apprentissage et d'insertion a participé au montage de l'exposition. Laurie Honoré qui dirige le service des publics et qui a piloté l'ensemble de ce projet revendique une « éthique de la relation ». L'artiste, lui, s'implique sans compter, parle, anime, observe ou cuisine pour tout de monde. Il a lui-même conçu et animé la journée de formation auprès des enseignantes et enseignants du secondaire. Il a également invité à Digne trois jeunes artistes afin qu'elles reprennent des forces : Frédérique, Nina et Siew Mei ont chacune à leur manière, notamment par l'écriture, participé à l'aventure. Inutile de dire qu'ici on est loin de la pédagogie conventionnelle. La seule chose qui compte, c'est la bienveillance vis-à-vis de l'autre et la transformation positive des comportements. Cette conception quelque peu *New Age* de la transmission peut faire sourire au premier abord et pourtant bon nombre d'enseignements sont passés et passent encore par des méthodes similaires, notamment celles du Brésilien Paulo Freire qui, dans les années 1950 et 1960, fut l'un des premiers à instaurer dans ses cours ou dans les diverses missions qu'il a occupées une pédagogie « bancaire », c'est-à-dire un savoir où l'apprentissage repose sur l'esprit critique de la connaissance et non sur la connaissance en tant que telle. « Personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde », écrit-il dans son livre le plus célèbre : *Pédagogie des opprimés* (Maspero, 1974).

De fait, la façon dont Ramuntcho Matta travaille et collabore n'a rien d'autoritaire. Tout n'est qu'expérience : on interagit avec l'environnement, on éprouve, on ressent personnellement ou collectivement. Formellement et pratiquement, dans l'exposition, ce goût pour l'expérience se concrétise par l'atelier que l'artiste a aménagé dans la salle des papillons, à l'entrée du musée avec des vitrines contenant des centaines de lépidoptères. L'image du papillon est liée à la métamorphose des corps comme à la liberté des âmes. Presque entièrement couvert de cartons peints et dessinés – le contenu des vitrines restant visible –, ce quasi *all over* fonctionne

comme un point nodal. Même si on ne peut assister à tout ce qui s'y passe, on imagine aisément l'activité joyeuse et débridée qui règne dans cette salle : des marionnettes pensées comme des avatars (« afin de laisser s'exprimer un autre soi » souligne Laurie Honoré) sont fabriquées sur place. Elles ressemblent en fait à des pancartes de manifestations avec des slogans contestataires. L'un d'eux est très marquant : « Vive Le Vent Vive Le Vent Vive Le Vandalisme ». Ce n'est pas très *correct*, ce n'est pas ce qu'on devrait enseigner aux enfants mais la formule est élégante, entre la poésie d'école à la Jacques Prévert et les fulgurantes provocations de Tristan Tzara au temps de Dada.

Eric Mangion est directeur du centre d'art de la Villa Arson à Nice, critique d'art et cofondateur de la revue Switch (on Paper) <https://www.switchonpaper.com/>



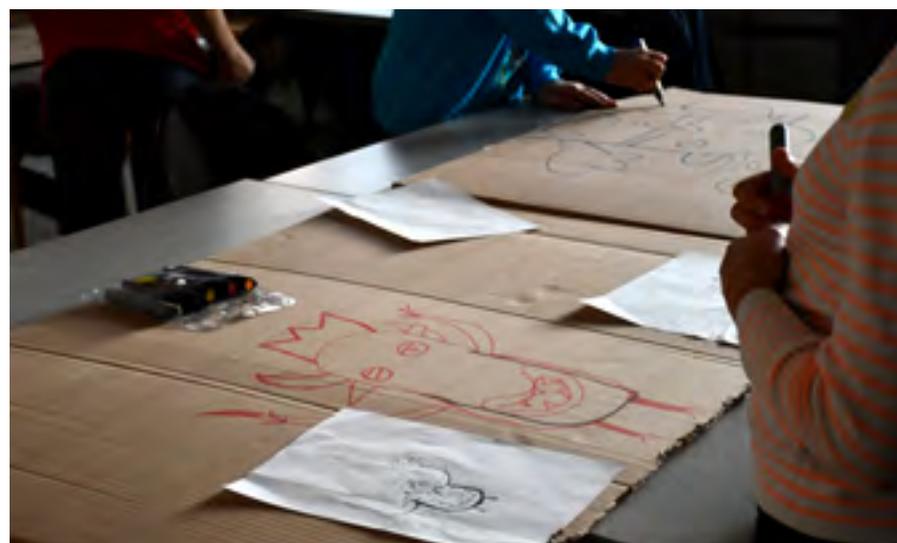
photo Eric Mangion

1 C'est d'ailleurs Brion Gysin qui fit découvrir au jeune Ramuntcho Matta le livre *Bardo Thödol*, traduit en français sous le titre du *Livre tibétain des morts*.



J'ai pris avec moi
un rouleau de papier
Des feutres
Des bombes - du blanc
- du rouge
- du jaune
- du noir
MAT
MAT
MAT

L'idée au départ
c'est la nature
la nature de soi
& l'influence des
espaces intesticiels
sur nos humeurs
(Humeurs vs comme climats)





et d'ni DEMANDÉ
Si ON PouvAIT
Avoir DES CARTONS
D'EMBALLAGES

RECYCLER
SYNERGIES
ENERGIES DES CYCLES

TÂCHER
MARCHER
DESSUS



Le CARTON SA PERMET
DE TÂTONNER
TINTE AMARRER

DE CHERCHER UN A UN B
UN C UN α UN β
DE FARFOUILLER

DE TROUVER DES FORMES
QUI RAISONNENT
D'EXPLORER LES ESPACES
INTERIEURS
EX



Nous nous sommes rencontrés au musée. Ce « nous » ou plutôt ces nombreux « nous », qui se construisent au cours des visites et des séances d'ateliers de pratique artistique, désignent les jeunes participants, dans le cadre scolaire, périscolaire et associatif, leurs enseignants ou accompagnateurs, l'artiste intervenant, la médiatrice culturelle et la volontaire en service civique du musée Gassendi.

Le premier sujet dont l'artiste, Ramuntcho Matta, nous a parlé, après avoir serré la main à chaque jeune et s'être présenté, c'est de notre mort. Après tout, n'est-ce pas notre point commun à tous ? L'attention des élèves jusque-là flottante, s'intensifie en direction de ce drôle de type qui ose aborder LE sujet habituellement évité par les adultes. Il nous fait même part d'un scoop, qu'il tient des livres des morts tibétains et égyptiens, « la mort ça peut être très chouette » ! La mort serait donc un bon début.

D'ailleurs, on la sent tapie quand on visite un musée, ce qui a été le cas pour les jeunes la séance suivante. Ramuntcho Matta, issu d'une famille d'artistes, le sait bien : la seule matière première qu'il a amené à Digne pour créer les œuvres de son exposition est de la cendre. Il se situe ainsi à la croisée des chemins, oscillant, tantôt vers le phénix, tantôt vers les vanités. Que tout parte en fumée est le cauchemar du conservateur. La muséification résiste à toute forme d'entropie, sauf que, ce musée-ci, qui ne s'appelle pas Gassendi pour rien, a laissé entrer la rivière. Les œuvres *River of earth* et *Refuge d'Art* d'Andy Goldsworthy ou encore celles de Richard Nonas, réalisées in situ dans et hors les murs à partir du territoire et de matériaux naturels, évoluent donc au fil du temps et convient le visiteur à poursuivre sa découverte sur les randonnées d'art. Certaines œuvres auraient donc une vie autonome pendant que d'autres attendraient d'être réveillées par les regards ?



Mais l'hiver est long au pied des montagnes et trop souvent « l'exposition gelée », pour reprendre le titre d'une œuvre de Robert Filliou¹ qui dénonçait le caractère statique du musée traditionnel. Les mort-vivants y hibernent donc en (n)ombre, animaux naturalisés, fossiles, pièces archéologiques, objets historiques, auteurs et modèles des siècles passés... ils ont tant à raconter que, sous le silence apparent, ils font un vacarme sans nom ! Le contexte idéal pour Ramuntcho Matta qui aime faire tomber les masques et composer à partir de bruits. Lors de ses débuts de musicien, il a appris avec le compositeur, poète et plasticien américain John Cage que le vide est indispensable pour laisser advenir.

L'affirmation du vide, voilà qui n'est pas étranger à l'habitant des lieux, le savant atomiste du XVII^e siècle. Alors tant mieux si l'on ne remplit pas d'emblée le visiteur d'histoires sur les œuvres et leurs auteurs : les lacunes offrent la possibilité d'inventer. Depuis la nuit des temps, les béances du savoir ont engendré les contes et légendes, élaborées pour rassurer, occuper, divertir, expliquer, transmettre. Serait-ce à cause du trop plein d'informations et de connexions que la société actuelle peine à accoucher des mythes de demain, ceux qui, malgré vents et marées, donneraient aux jeunes le désir d'avenir ?

Ainsi que le conçoit le philosophe et psychanalyste Félix Guattari, que Ramuntcho Matta a côtoyé, le passé n'existe que dans la mesure où il est recréé, comme tel il est une fiction en mouvement perpétuel. Transposition visuelle, l'exposition au musée Gassendi est elle-même en cours de création permanente, les visiteurs étant invités à y ajouter leurs « marionnettes » - avatars ou réincarnations dessinées - donnant à voir une palette de singularités, un nouveau panthéon, une multiplicité de subjectivités. L'artiste fait référence à *Mille plateaux*², en introduction d'une formation aux enseignants où il est question d'une éthique de la relation aux élèves reposant sur la liberté de chaque individu à être pluriel. Dans cet ouvrage, Guattari et son co-auteur le philosophe Gilles Deleuze auraient pu être dans la peau d'enfants ou d'adolescents confrontés à des œuvres lorsqu'ils écrivent « On est devenu soi-même imperceptible et clandestin dans un voyage immobile. Plus personne ne peut rien pour moi ni contre moi. Mes territoires sont hors de prise, et pas parce qu'ils sont imaginaires, au contraire : parce que je suis en train de les tracer. (...) Je suis devenu capable d'aimer, non pas d'un amour universel abstrait, mais celui que je vais choisir, et qui va me choisir. (...) On a peint le monde sur soi, et pas soi sur le monde. On ne doit pas dire que le génie est un homme extraordinaire, ni que tout le monde a du génie. Le génie, c'est celui qui sait faire de tout-le-monde un devenir. » (*Mille plateaux*, p. 244.) En effet, les enseignants qui accompagnent les élèves au musée sont souvent frappés de les découvrir autrement qu'en classe, soit leur comportement change, soit une appétence insoupçonnée se manifeste ou encore, et c'est là un cas assez fréquent, l'art devient le prétexte aux confidences. Les œuvres permettent l'expression de l'intime, invitent à déployer le vocabulaire des émotions, à faire des choix, à affirmer ses goûts. De fait, elles déclenchent la capacité à être soi. « Dans un musée on s'expose soi-même » selon Ramuntcho Matta.

¹ Robert Filliou, *L'exposition gelée*, 1972. « Cette rétrospective miniature dans un chapeau melon en carton est un prolongement de la Galerie Légitime créée par l'artiste 10 ans plus tôt : l'artiste déambulait dans Paris en transportant dans sa casquette une exposition de ses œuvres qu'il montrait aux passants. » in James Putman, *Le musée à l'œuvre, le musée comme médium dans l'art contemporain*, Editions Thames and Hudson 2000.

² Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille Plateaux*, 1989, réédition 2016.

Si apprendre à décrypter une œuvre, signifié et signifiant, contribue à une éducation de l'image indispensable dans la société numérique, il serait limitant, figeant, d'en déterminer le sens. « Un livre n'existe que par le dehors et au-dehors » (*Mille plateaux*, p. 10.), il en va de même pour ce musée et les œuvres qui s'y trouvent. La médiation n'a pas vocation à les expliquer mais à questionner leurs interactions, « avec quoi » elles fonctionnent et font passer ou non des « intensités ». « Dans quelles multiplicités » elles entrent en « connexion » créant un « rhizome » de sens, révélant et parfois même « métamorphosant » les personnes, les objets, les espaces...

Tel de nombreux artistes avant lui, ici et ailleurs, Ramuntcho Matta prend le musée comme médium, en explore les possibilités et les spécificités. Le titre de l'exposition *Digne de soi*, au-delà du jeu de mot - bien que le jeu ait un vrai rôle - annonce une intention philosophique qui, en ces lieux forcément, rencontre celle de l'humaniste Gassendi. Est-ce un défi lancé à lui-même, une promesse, une question, une injonction pour le visiteur ? Dans tous les cas, une invitation à travailler «soi». «Travailler ce que vous aimez, avec vos peurs, avec les difficultés» dit-il à des jeunes du lycée agricole de Carmejane en préambule de la visite de l'exposition. Il leur rappelle l'étymologie du mot agriculture composé de ager (« champ ») et de cultura (« culture »), l'occasion de leur conseiller de se cultiver de façon diversifiée, à rebours de la monoculture, en se nourrissant de savoirs multiples, savants comme populaires.

La connaissance est d'autant plus précieuse, fiable et ancrée qu'elle découle de l'expérience sensible et de l'observation, selon la méthode empiriste de Gassendi qui s'avère a posteriori plus moderne que celle de Descartes. A condition que l'on se méfie des apparences. L'astronome dignois a contribué à prouver que la terre est ronde. Aujourd'hui, on se la représente telle une sphère parfaite alors que la surface de notre belle planète est pleine de défauts et d'aspérités comme le révèle son géoïde. Ramuntcho montre cette image de la forme réelle de la Terre à des élèves de SEGPA³ en glissant « en fait, elle est toute cabossée, comme nous ». Une métaphore qui résonne avec la situation de ces jeunes parfois déjà meurtris par la vie ou considérés comme différents car inadaptés à la norme scolaire. Les classes « spéciales » sont trop souvent dévalorisées, au sein de l'établissement comme des familles, au lieu d'être considérées comme des opportunités où s'élaborent au quotidien des pédagogies alternatives.

Là, où le sceptique et anti-dogmatique Gassendi cherchait à déconstruire l'illusion, l'artiste révèle l'envers du décor du musée. Il pousse les portes dérobées, ouvre les placards à balais. Habiter ces contre-formes est une manière de mettre en garde contre tout système. Créer des œuvres avec l'économie de moyen du carton d'emballage récupéré est une manière de détrôner la valeur marchande de l'art. Confier aux agentes d'accueil et d'entretien du musée la responsabilité de renouveler à leur guise la mise en scène d'une œuvre dans les espaces muséographiques, c'est jouer avec les codes de l'institution. Mettre les visiteurs, quelque soit leur âge, en situation de co-créateurs de l'exposition et de marionnettistes animant un théâtre miniature est une tentative de décloisonner les rôles, adulte/enfant, artiste/visiteur, créateur/regardeur, etc. La preuve que de modestes moyens matériels peuvent se mettre au service d'immenses ambitions : estomper les hiérarchies, ouvrir des possibles et attendre l'éclosion.

Laurie Honoré, responsable du service des publics du Musée Gassendi.



Le CATALAN MÊME
 DEVANT AUTRE CHOSE
 @' ou LIVRE

CAISSE A DES ESPACES
 VACANTS

OUVERTS



UNE expo
c'est aussi
DES TRUCS
SUR LES MURS
LES MURMURES DES MURS

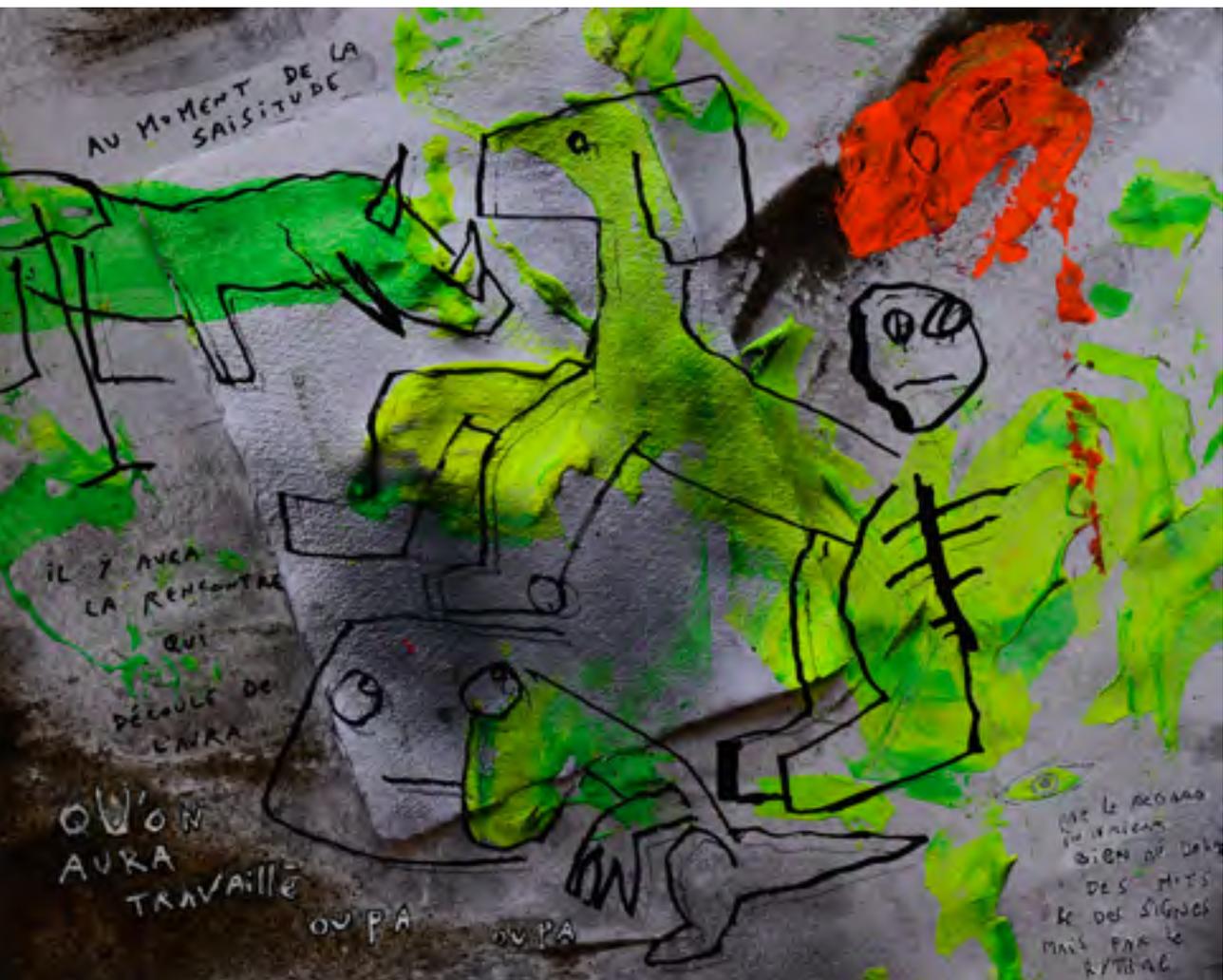


UN MUSÉE C'EST UN LIEU
UN LIEU DANS UN LIEU
UNE VILLE, UN VILLAGE, UNE MONTAGNE
UNE RÉGION, UNE PLANÈTE

UNE exposition
UNE ex-POSITION

COMMENT C'EST FAIT ?
COMMENT ÇA S'EST FAIT ?

A un moment donné



il y aura comme un grand vide
36,5 x 28,5 cm



on pourra se demander "mais où est l'entrée ?"
26,2 x 34,2 cm



et tout sera au même niveau inopérant
28,2 x 38,5 cm



et comme souvent ce qu'on voit en premier c'est le moins important
34,3 x 41,7 cm



et le derrière n' est pas visible
32 x 42,7 cm



heureusement la roue de ramon lull veille
39 x 42,5 cm



prendre le temps
34,2 x 41,5 cm



se le donner
33,5 x 28,5 cm



et au centre de tout
46,4 x 62,4 cm

plus que tout



de la pré histoire
39,2 x 49,2 cm



à nous
62,5 x 46,5 cm



redécouvrir
37,2 x 27,2 cm



& AU MATIN
Oh SURPRISE
Voilà que LE VENT & LA
ROSEE ONT DRESSÉ LE FOND

AU DÉPART
IL Y A CE ROULEAU
DE PAPIER
& LA FORÊT

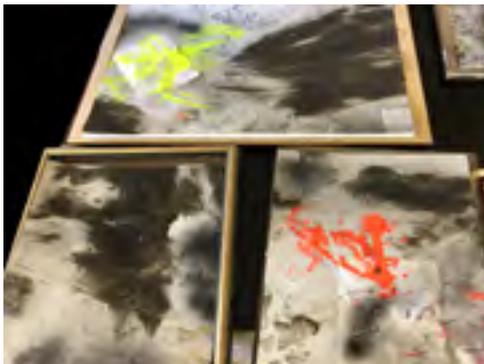
& S'NI PRIS AVEC MOI
DE LA CENDRE
DE LA CENDRE QUE S'NI VERSÉ
SUR LA FEUILLE
& S'NI LAISSÉ PASSÉ
LA NUIT





Le FOND DE L'AIR EST VRAI

APRÈS S'ÊTRE DEMANDÉ SI IL Y AVAIT
DES CADRES QUI NE SERVAIENT
À RIEN
& ON A DÉCOUPÉ LE PAPIER
À LA TAILLE DES CARRÉS



ça commence par un pied couronné

un pied digne d'être dans son corps
et pas toujours dans ses pensées
un pied qui fait des pas
tout droit comme de côté
qui avance mais prend joie aussi
de marcher à l'envers et de travers
car après tout l'important
c'est de faire, de défaire et de refaire

se nourrir de la culture pour s'ancrer
un peu plus
un peu plus profondément
sentir la terre au-dessous
mais aussi en-dedans
et le musée aussi permet cela

être digne de soi
ça commence par quoi

ça commence par une invitation
à prendre de la hauteur
à saisir tous les petits riens
qui feront plus que tout
à suivre chaque caillou
pour nous guider
et s'exposer à ce que l'expérience sensible
pourra nous apporter

qu'est-ce que l'art
si ce n'est que vivre sa vie avec intensité
et partager, proposer, douter, rater, expérimenter

invitons-nous dans l'au-delà
mais pour cela tâchons d'abord
d'en apprécier l'ici-bas
car comme le dit ramuntcho
« il n'y a rien là-haut, qu'il n'y ait ici »

ça commence par des espaces
ceux qu'on ne voit pas
ceux qu'on cache
ceux qu'on oublie

dans l'interstice rien ne se passe
mais tout peut arriver, naître, germer

ça commence par ce qu'on voit
et surtout par ce qu'on ne voit pas
des espaces isolés, délaissés
d'où peut jaillir la plus éclatante des lumières
celle que l'on a ici et là
en soi
hors soi
et qui donne à voir
tout ce qui peut s'y refléter

ça commence par une entrée
que le temps a cloisonnée
et d'un mur qu'on a percé
pour créer l'ouverture
vers l'au-delà
vers l'avant, l'arrière, l'après
cet autre côté
qui nous est inconnu
mais qui nous accueillera
avec couleurs et gaité
et que l'on traversera avec dignité
car c'est aussi dans l'au-delà de soi qu'est l'autre

ça commence par l'humilité de ce qui pourrait
sembler superficiel
mais qui au-delà des apparences
nous enrichit et nous élève
bien plus que n'importe quelle
superficielle profondeur

ça commence par si
et continue par là
car le blues aussi est musicalité
acceptons d'être troublés
cherchons dans l'ombre la singularité
qui saura révéler la luminosité

ça commence par une métamorphose
celle d'une chenille
qui bravera les limites de la vie
pour voler jusqu'aux étoiles

celle d'un théâtre des possibles
où d'un placard à balai
nous pouvons nettoyer les poussières célestes
que le temps à laisser s'accumuler
et se laisser prendre au je de la dignité

l'exposition « digne de soi » de ramuntcho matta n'est pas une monstration d'œuvres mais une traversée. c'est une invitation à prendre racine pour aller vers l'au-delà en toute joie et sérénité. exalter l'existence et se laisser guider par la danse de l'énergie qui circule à l'infini. c'est la réalisation d'œuvres in situ faites de matériaux de récupération trouvés sur place. et la création comme prétexte à l'échange et au partage. le partage d'idées, de formes, de mots, d'images, de sons, de présences, d'absences et de riens – créer pour infuser l'essence de toute célébration.

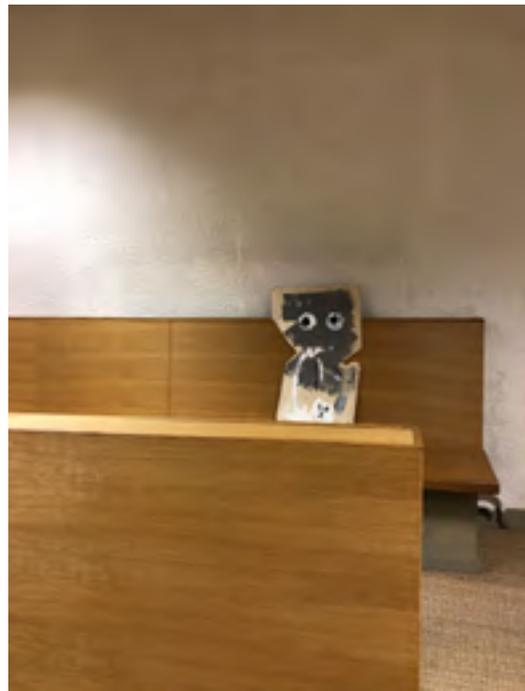
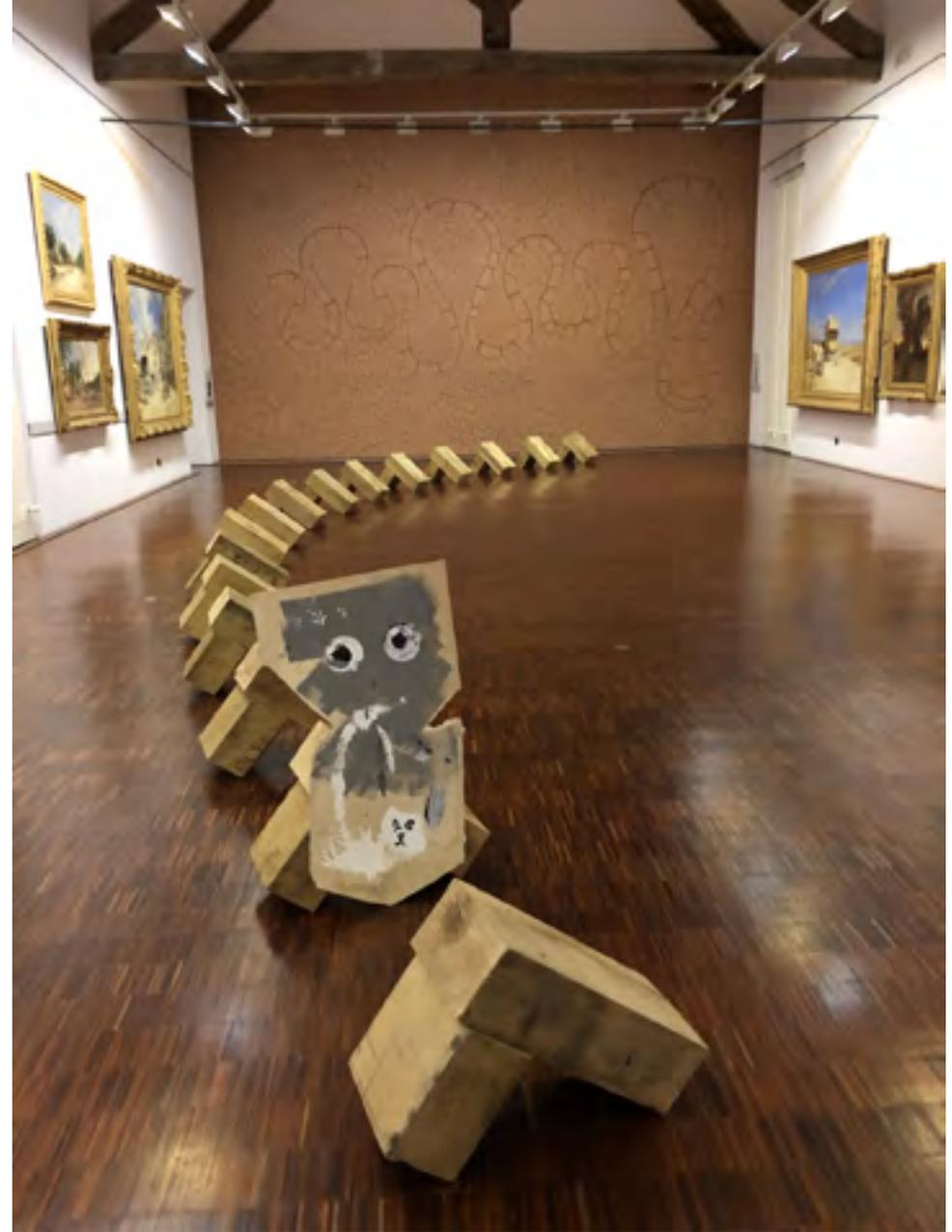
déambuler dans le musée gassendi, c'est assister à un dialogue entre œuvres classiques, œuvres contemporaines, nature.s, inventions, technologies, croyances... et c'est peut-être de cette richesse – issue de la volonté de ne pas instaurer de frontières, semblable à la démarche de ramuntcho matta – que lui a été inspirée cette idée d' « exposition-performance » car ce qu'il propose ici dépasse le concept classique d'exposition. avec « digne de soi » nous entrons dans un monde où, à l'instar de fluxus, l'art et la vie ne font plus qu'un. c'est un voyage circulaire où l'espace et le temps ne sont plus linéaires mais au contraire fluctuant et régénérant, et où tous les arts se mêlent et s'entremêlent.

« digne de soi » est un prétexte à l'émulsion sensible : il y a des œuvres accrochées aux murs d'un couloir où ce qui se passe entre les cadres est aussi important que ce qui se passe à l'intérieur ; il y a des cailloux déposés au sol de-ci de-là qui nous montrent le chemin à prendre, à ne pas prendre ou à reprendre ; il y a deux trous dans un mur qui laissent passer la lumière et la couleur de ce qui est hors de nous, de ce qui n'est pas nous mais le deviendra peut-être ; il y a des vignettes qui apparaissent dans l'obscurité pour nous susurrer à l'oreille que les émotions sont toutes belles à vivre ; il y a un vestiaire dans lequel des anges ont trouvé refuge pour jouer la musique qui nous mélo-dira que toucher le fond fait aussi partie de l'élévation ; il y a aussi cette partie manquante dont la splendeur des possibles nous donne l'espace nécessaire pour donner corps à nos rêves les plus grands et les plus fous.

mais il n'y a pas que cela, car pour ramuntcho matta exposer c'est s'exposer : aux autres, à soi-même, à une œuvre, un passage, un recoin, une matière, un souffle, un bruit, un vide, un tout. cette exposition a été conçue comme un événement en continu, une « exposition-performance » où l'artiste c'est lui mais c'est tout aussi nous. être digne de soi et exprimer qui l'on est par les mots, les images ou par l'écoute ; accepter ses forces, ses faiblesses et ses limites ; grandir en élargissant ses domaines de perception. pour ramuntcho matta faire œuvre signifie aller à la rencontre de grands, de petits, de lisses et de cabossés lors d'une visite ou d'un atelier, du récit d'une vie ou de la création de scènes imaginées, et, transmettre assez pour que peut-être un déclic se fasse, aujourd'hui ou dans mille ans car la mort n'est peut-être finalement qu'un éternel recommencement de la vie.

siewmei





LANGUE DE CHAT
EST LA MASQUETTE
DE L'EXPOSITION
ELLE AUSSI FAITE DE
CARTON
ELLE INVITE LE VISITEUR
À SE DÉPLACER
ET AINSI À SE RELATIONNER
A L'ESPACE & AU LIEU



Les espaces intersticiels

ce qu'il y a entre

ce qu'il y a

à côté
(se)
créer de nouveaux centres

Passer

Repasser
Par
Pour
Un couloir
Les entrebâillements

(Les bâillements)

Les yeux qui brillent
qui voient

Ne pas entrer

Pour mieux voir
Apercevoir
L'ina-perçu
Entre- deux

aperçus

Le corps n'est plus
Mais les odeurs elles restent
Flottantes

Au moment de la mort une question seulement :

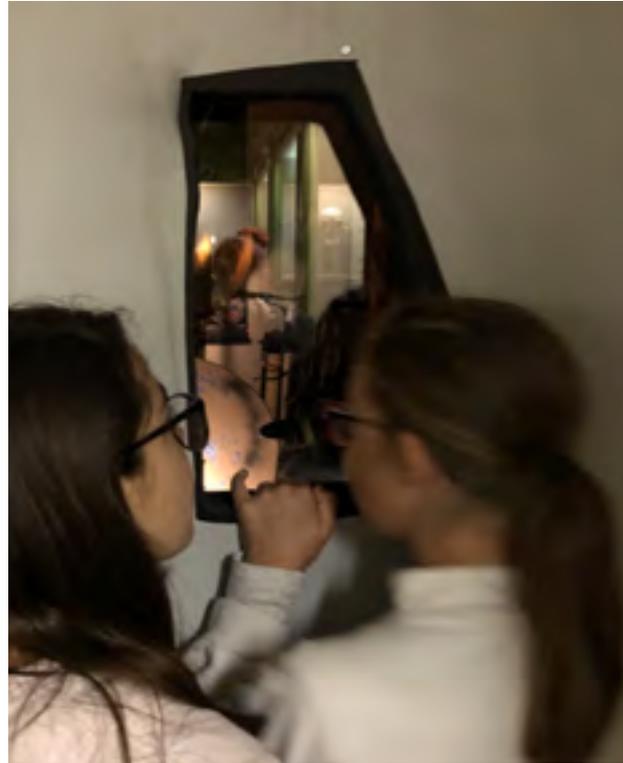
Quel est ton nom ?

Et savoir quel est son vrai nom
Ce n'est pas si facile
Encore une question de choix

(Tu choisis quoi toi ?)

Voir ce qu'il se passe
Entre
Les déchirures
Les brûlures

Le charbon



Les cendres qui restent et celles qui se sont déjà

envolées

Parlez ici devant l'hygiaphone

Avancer
Chercher
Passer
à
côté
de

Tous ces mondes qui sont toujours là sous nos yeux mais qu'on ne voit jamais

Détecteurs de lumière

Noir
Derrière

Porte

De la cire des plantes du carton des animaux morts empaillés du béton des pierres des livres

L'Histoire avec un grand H

5ème étage

Pièce de théâtre figée comme une fête abandonnée

(est-ce qu'on a réussi sa vie ?)
fait ?)

(comment on a vécu ?)
(combien d'escaliers ?) (alors c'est ça la mort ?)

(combien de fois on l'a

(est-ce qu'on a été dignes de nos propres vies ?) (est-ce qu'on a seulement été ?) (est-ce que tant qu'on a des yeux on est vivants ?) (peut-on distinguer la lumière si on a les yeux fermés ?)

(est-ce qu'on sera beaux quand on sera morts ?)

Et même quand on meurt
C'est la fête

Et même quand on meurt
C'est la fête
Et les bruits continueront toujours
Un pas pour chaque son



ET DANS LA VITRINE
ON RETROUVE LE
REVOLVER D'ALEXANDRA



Parler
Parler encore
ne pas parler (pour mieux écouter)

Non, la mort n'est pas silencieuse

n'est pas un grand « plus rien »

et le plus rien n'existe pas
le rien est une ouverture

Non, la mort, elle est lumineuse

(C'est une porte d'entrée)

Et on a plus peur d'entrer d'ouvrir les portes

l'art de la perte

Perdre son corps dans le fixe

Les images se forment et se déforment toujours,
continuent de bouger

C'est un cercle infini
une infinité de possibles
de possibilités

On nous a toujours dit : quand tu meurs plus rien ne se passe

Mais le jaune n'a jamais été aussi jaune
le rouge aussi rouge le noir aussi noir le blanc aussi blanc

et s'il y a lumière c'est parce qu'on est vivant
(pour de vrai pour de bon)

qu'on l'a été

Rester en vie au moment de la fin et même après
N'avoir jamais été aussi vivants

Tout ce qui continuera d'éveiller de réveiller d'évoquer d'appeler

Un cœur
Une étoile
Un serpent

Avoir du cœur comme on a eu un corps
(sentir les battements)

Ce qui m'a intéressé ici
c'est l'effet qu'une exposition
fait
l'effet d'un dispositif
à l'intérieur d'un musée

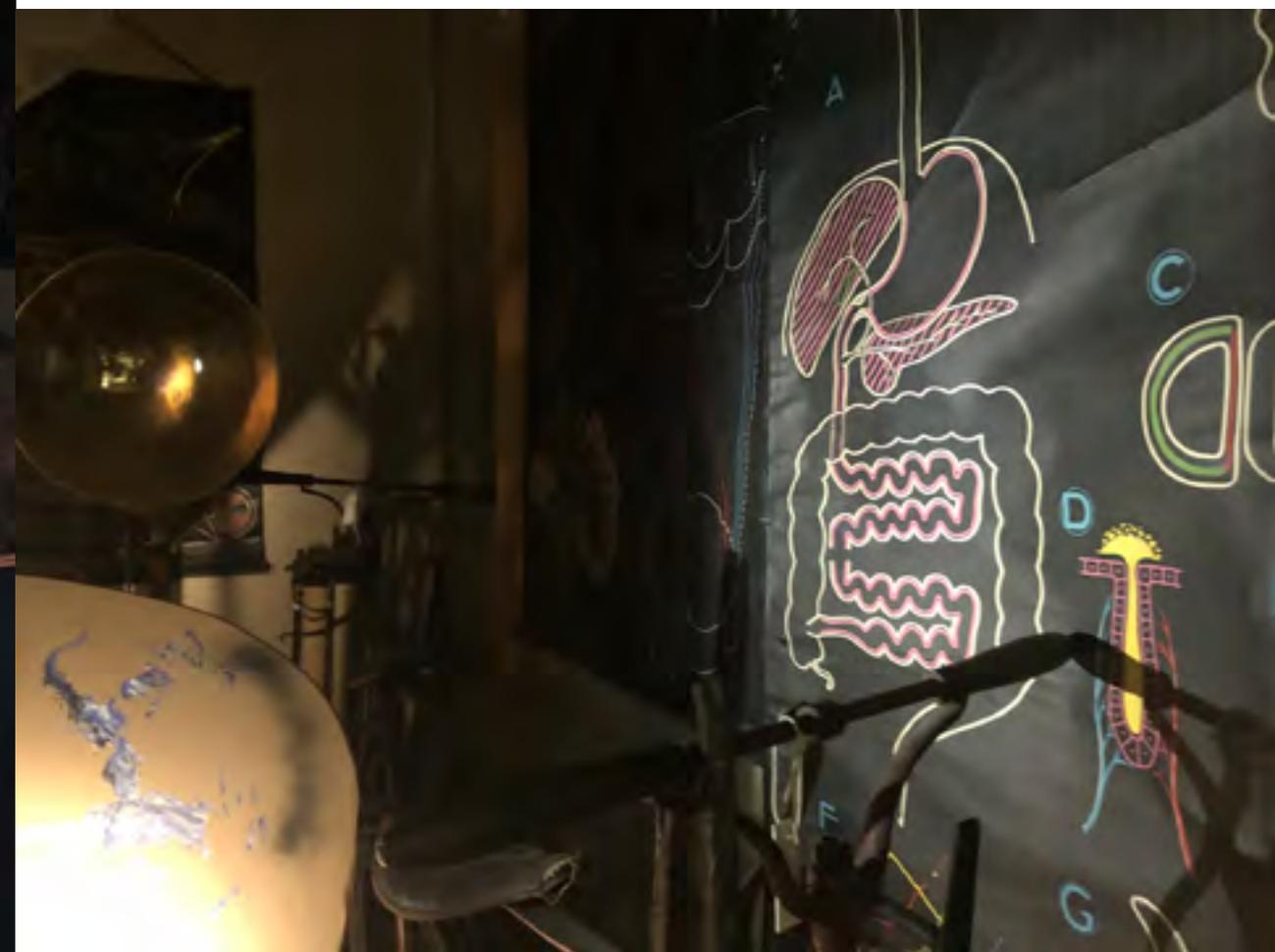
et tout commence par une tache
et qu'est-ce que c'est moche quand il n'y a pas de tache
et même les anges c'est des taches
pas d'ailes sans tache

(tacher de laisser ses ailes au porte manteau pour mieux
s'envoler)





QUAND L'INTENTION DEVIENT FORMES
C'EST POUR CELA QUE J'AI INVITÉ
NINA, FÉERICHE & SIEWMEI



POUR VÉRIFIER SI UNE INTENTION
ASPIRATIONNELLE PEUT STIMULER
UNE INSPIRATION ORIENTÉE
VERS UNE CONSCIENCE AUGMENTÉE

BLESSURES

DECHIRURES

VENTURES

PHANTÔMES

DES ATTRACTEURS

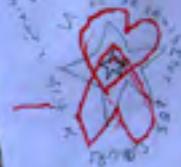
SONORES

QUI INVITENT

ESPRITS

A VOIR
L'ÂME DES OBJETS
EST DANS LEURS OMBRES
DONNER A ENTENDRE
LA VOIX DES OBJETS

PRÉSENT PRÉSENT



DES M
SU T
OUY
2 L



DERIÈRE LE PAREVENT & DE PAR LE PAR AVANT REVELER

LORSQU'ON ME DEMANDE DE
FAIRE

UNE CHANSON
UNE EXPOSITION
UNE INSTALLATION
A PANGER
OU UNE MAISON

Je COMMENCE
COMMENCE TOUJOURS
PAR DE L'IMPROVISATION

& APRÈS SE CONSTRUIRE DESSUS

ALORS ÇA DEVIENT LE ~~DE~~ DESSUS

& C'EST AINSI QUE S'ÉDIFIE
UNE EXTENSION
DE LA CHANCE

POUR ENTENDRE écouter & DISTINGUER
IL FAUT FAIRE écouter & DISTINGUER
POUR VOIR regarder & MÊME VOIR
IL FAUT REGARDER & MÊME VOIR



DE L'ARTHE-POLY-QUE
AU PASSANT PAR
EN PASSANT PAR
PAR LA PARADOXIQUE

UNE PORTE
NE S'OUVRE
PAS AVEC
UN CLÉF
MAIS
AVEC
LA
CURIOSITÉ



A FAIRE
L'ESPACE
A OUVRIER
LES PERSPECTIVES



L'ENTRÉE MEURT
C'EST LES AILES
DES PAILLONS
NOUS OUVRENT
AVOIR LA VOIX
DES MASQUES
NOUS ÉCOUTE
ON PRÉPARE
L'INFORMEL



INFORMEL



LES COSTUMES A JOURS
SERONT SUSPENDUS
SANS L'ESCALIER

LA VÉRITABLE
SCÈNE DES ESPRITS
SERONT DÉCOURTÉES
L'EX-GÉNÉRAL

VOUS NE SAURIEZ
LE COMMENT EST
DE LA VIE D'APRÈS

CHANCE



ET LE STYL BROAD
DE SE FAIT
PAR LA
LE COLON

SCENAR
DE L'EU
TRE SUI
PVA
ESTRE
DIGNÉ
DE SUI

Lorsque j'ai rencontré Brian Gysin
 en 1975 il était mourant
 Les médecins lui avaient donné
 six mois à vivre
 Mais nous avons étudié le
 Livre des Morts Tibétains & puis
 en parallèle le Livre des Morts
 égyptiens... Beaucoup parlé de ces
 vies: avec William Burroughs &
 Allen Ginsberg...
 A partir du Cœur du Soleil il
 n'allait plus aller plus loin
 & puis s'en alla sans s'en rendre
 compte de soi pour entrer
 + profond...
 & le lever tôt...
 il devait vivre six mois
 Mais nous avons étudié avec
 Rigueur rigueur...
 il a mis dix ans à mourir
 Mais nous avons eu le temps
 d'étudier le sujet.



Le RAYONNEMENT
 DES ONDES
 PARAMITROSES



tout cela est aussi
 l'usage APERDRIZET

Qui nous
 éclaire encore
 par ces aventures

////

J'étais fatiguée, introuvable. Pas d'écho au coeur faiblement battant. Guère plus d'appétit du cerveau. Deux jambes encore solide transportant un téléphone, lien vers lui extérieur pressant, exigeant, à la fois bien rodé et confus. Un semblant d'organisation, une structure de soie.

J'ai voyagé de nuit, de bus, de nuit, d'avion et de train, d'attente et d'impatience, nourrie. J'avais de plus en plus froid. J'ai d'abord situé Digne, le musée Gassendi, sur une carte puis j'y suis arrivée. Pas de consigne particulière, juste être là. Pour filmer. Que filmer? L'artiste au travail, aux travaux. Multiples. Des calques d'impromptus s'amoncellent puis se déversent de son esprit frais; en une superposition s'instantanés apparentés les uns aux autres sans chronologie. C'est épuisant pour cell-ui qui essaie de comprendre. C'est gratifiant pour cell-ui qui n'essaie même pas. Réprobation: j'ai besoin d'un peu de clarté. Savoir où je vais (où je dois vous suivre - pas jusqu'ou, juste ø).

Réponse: Non. Pas besoin.

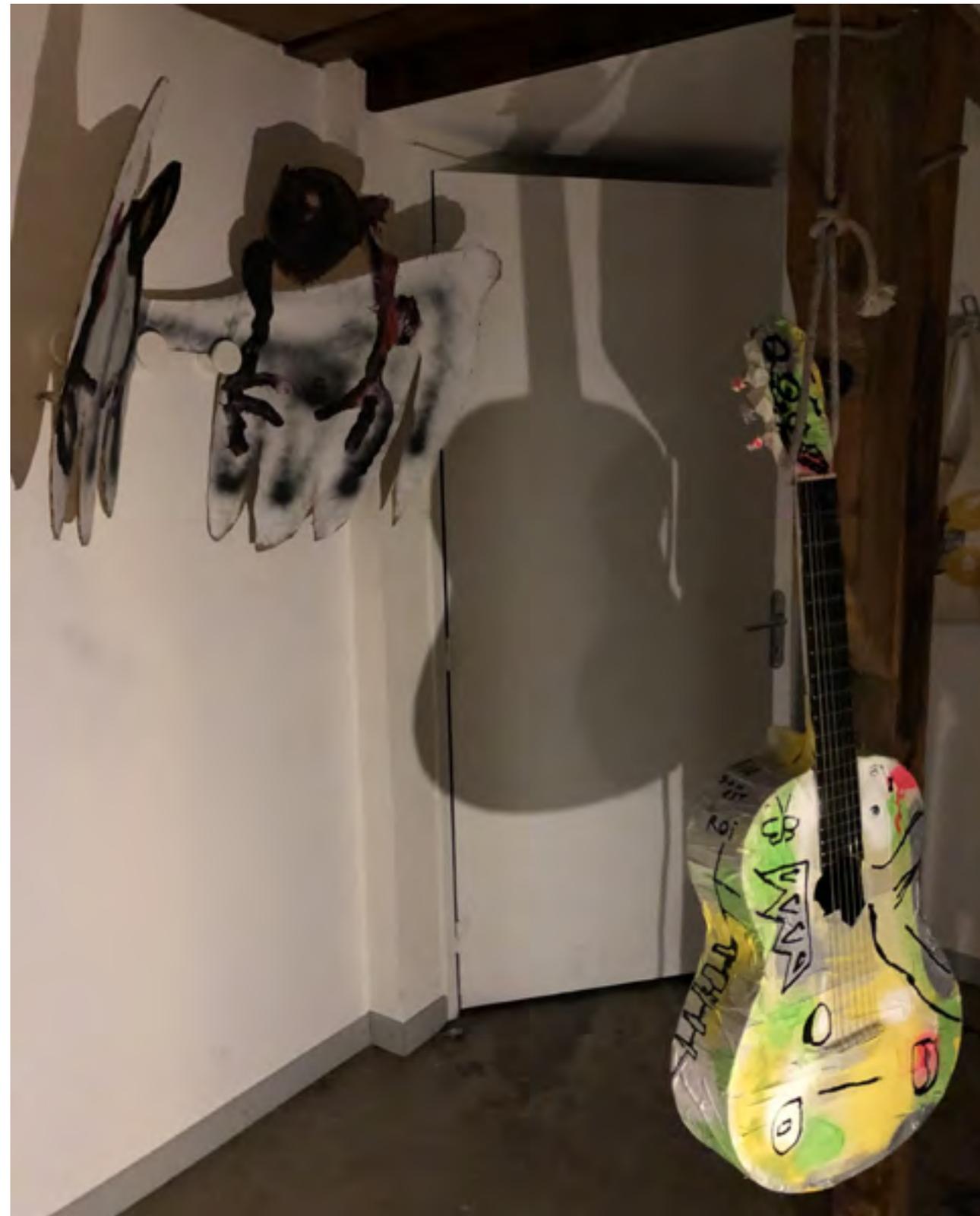
Soit.

Par conséquent se laisser porter. Faire confiance. [Main tenant]. Je suis toutefois épuisée, et trop de fraîcheur soudain me glace. Toujours faire confiance. Apprendre à fermer les yeux dans le parc verdoyant d'un été ancien.

L'exposition a pris forme; la complicité de l'équipe était réjouissante. D'un lieu à un autre: du placard à balais devenu petit théâtre mais aussi océans des peines, aux placards des anges veilleurs de guitare. Ne pas oublier la galerie, La galerie: ce qu'il y a de plus attendu dans une musée.

Dans la galerie, l'envie naît de voler les cartels, cartons de craft candidement déposés sous chaque cadre de récupération. Depuis la galerie, 5 metres sur deux, suivre les galets jaunes et pistache(s); ils mènent au cinquième étage, que nous appellerons salle Nonas. Parce que. Un morceau de méridien qui fait perdre le nord de la curiosité. De la salle Nonas, qui contient aussi une part d'amer, se laisser guider vers la salle qui vaut de l'or et vend de l'ours: un monstre de haute stature qu'un mécanisme relié à un détecteur de mouvements éclaire parmi les dessins de spectres: l'obscurité les révèle. Suivre les galets pops sur fond de vieilles pierres et escaliers de chêne massif: un sofa, une pause audiovisuelle bienvenue. Se laisser glisser jusqu'à la salle des anges-à-la -guitare: syncrétique, analytique, pièce déconstruite, traits appuyés se détachant sur fond éclatant - les esprits aiment à se divertir se pendant. Pousser un peu plus loin, s'enfoncer dans les antres du musée, la pièce suivante a maintes fois muté, changé d'appellation - appelons-la la petite boutique des horreurs, avec son comptoir qui n'a pas servi depuis tant d'années, ses vitres occultées, ses archives entremêlées. Il s'y joue un drame historique qui n'est pas donné: pour y assister il faut décrocher un cadre puis, sur la pointe des pieds, se hisser jusqu'à un hublot quadrilatéral, une fissure artificielle tapissée de noir de houille. Depuis laquelle observer les vestiges d'un temps révolu se jouant de leurs souvenirs empesés. Repartir l'oeil et le menton charbonneux. La mystification terrier les cimaises est assez forte. S'éloigner rancunier. Rencontrer par hasard Langue de chat, le chat-chute, œuvre mobile qui tend à disparaître, agile tendon. Arriver à la salle aux paillons accueilli par une amorce de carton, fille d'Ariane, mère de tous les mots, tables des matières, période de transition entre le vu et le moment de faire avant de sortir. La salle aux paillons a lentement mûrit, s'est construite par strates: au fond, le placard à balais a été transformé en petit théâtre, l'espace centrale a été habité par une table molle, la cloison érigée au milieu du hall pour protéger les vitrines de la lumières, créant un sasse, devait donner le ton. Puis du placard, émergèrent un éclairage joyeux, des vagues, pour l'âme; la table molle s'est habillée de cartons, de cors écrits; la cloison s'est enrubanné d'une carte tendre. Au soir du vernissage, les gens ont dessiné, animé, joué. J'y ai peut-être perdu le sens du temps. C'était peut-être l'effet recherché.

Féérique Saturne



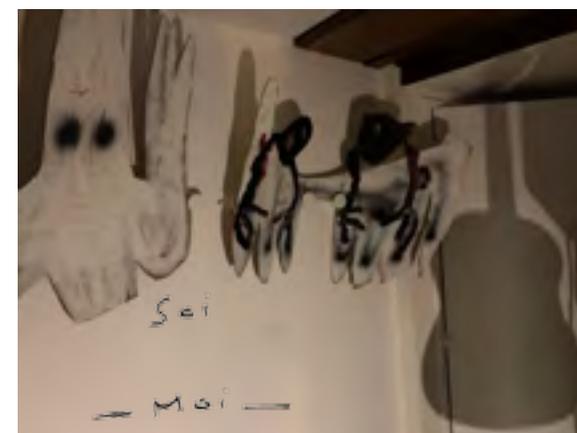


Où cette ÉCRITURE N'EST PAS
 FACILE À LIRE
 & Pour lui devient-elle l'ÊTRE ?
 UNE MUSIQUE se doit-elle être abstraite ?
 UNE PEINTURE DÉCORATIVE ?



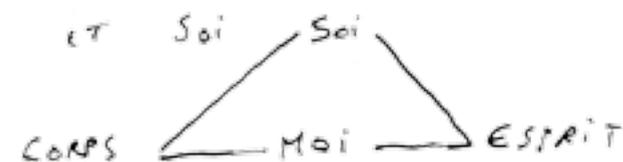
DIFFICILE & Compliqué c'est une
 belle PARTIE D'ENTRÉE EN MATIÈRE

MA TIÈRE
 TA TIÈRE
 SA TIÈRE



EN MOI ET SOI

IL Y A LE CORPS & L'ESPRIT
 EN MOI ET SOI



C'EST LA CONSCIENCE DE L'ÉQUILIBRE
 QUI DONNE ACCÈS À L'O DE L'A QUI EST ICI





La salle aux papillons

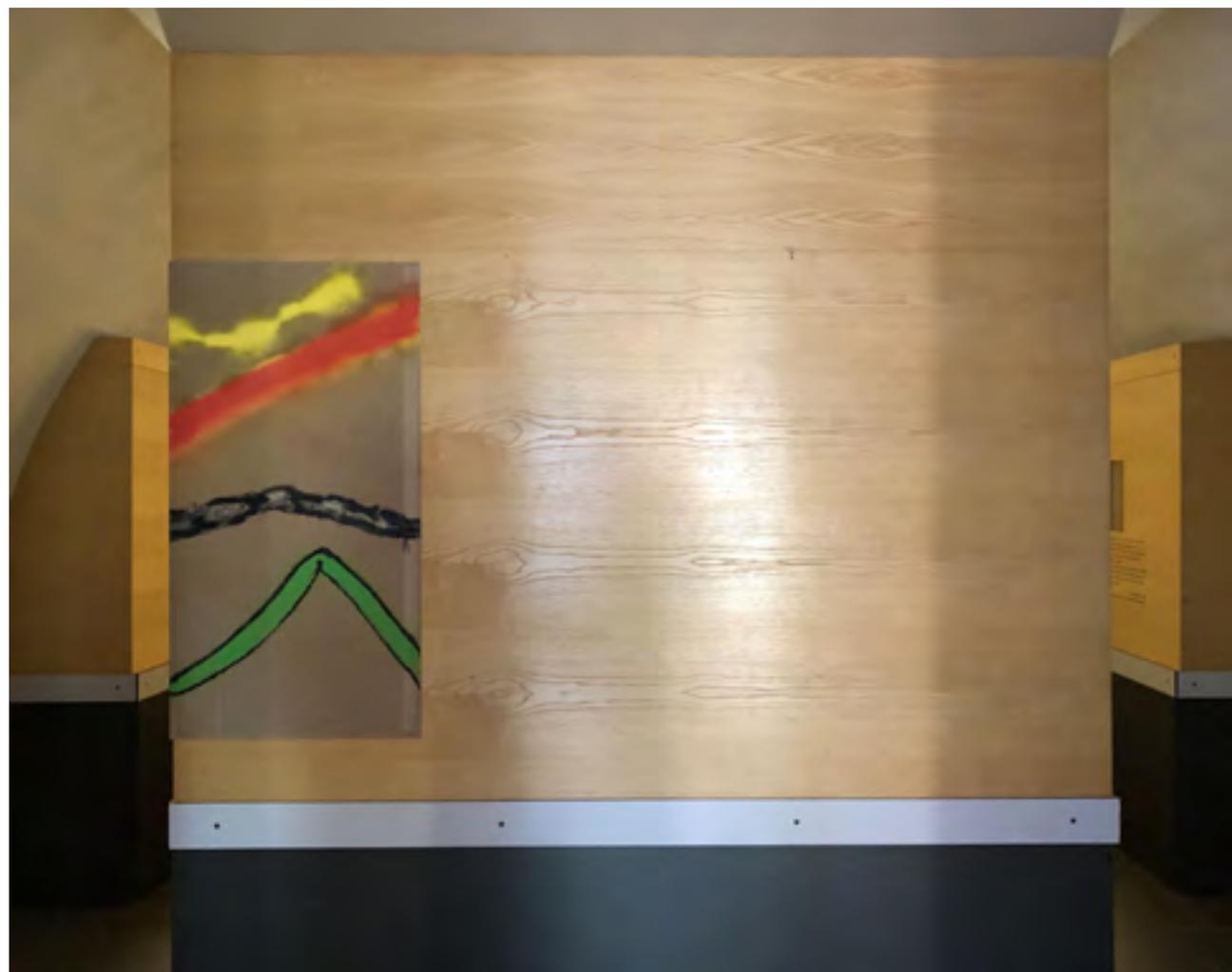
ON EST TOUS CHEVILLE
MAIS PAS TOUS PRÊTS
À DÉPLOYER NOS AILES

POUR CE LÀ

IL FAUT OUVRIR LA LANGUE

EN APPRENDRE CELLE DES OISEAUX

UNE INVITATION À PASSER
DE L'AUTRE CÔTÉ





DE L'AUTRE CÔTÉ
UNE INCITATION À SE
METTRE À TABLE
UNE TABLE EN CARTON
AVEC DES VOILETS
POUR SE DÉVOILER
& CARTONNER

ON PEUT DIRE AVEC DES MOTS
& AUSSI ON PEUT AVEC DES FORMES
ON PEUT AVEC DES MOTS
ODELA
ODELA





L'O de L'A
 L'ABC
 SANS S'ABAISSÉ
 CAR L'O de L'A
 C'EST



ET IL EN FAUT UN PEU
 POUR LISSER ENTREE LA MAGE





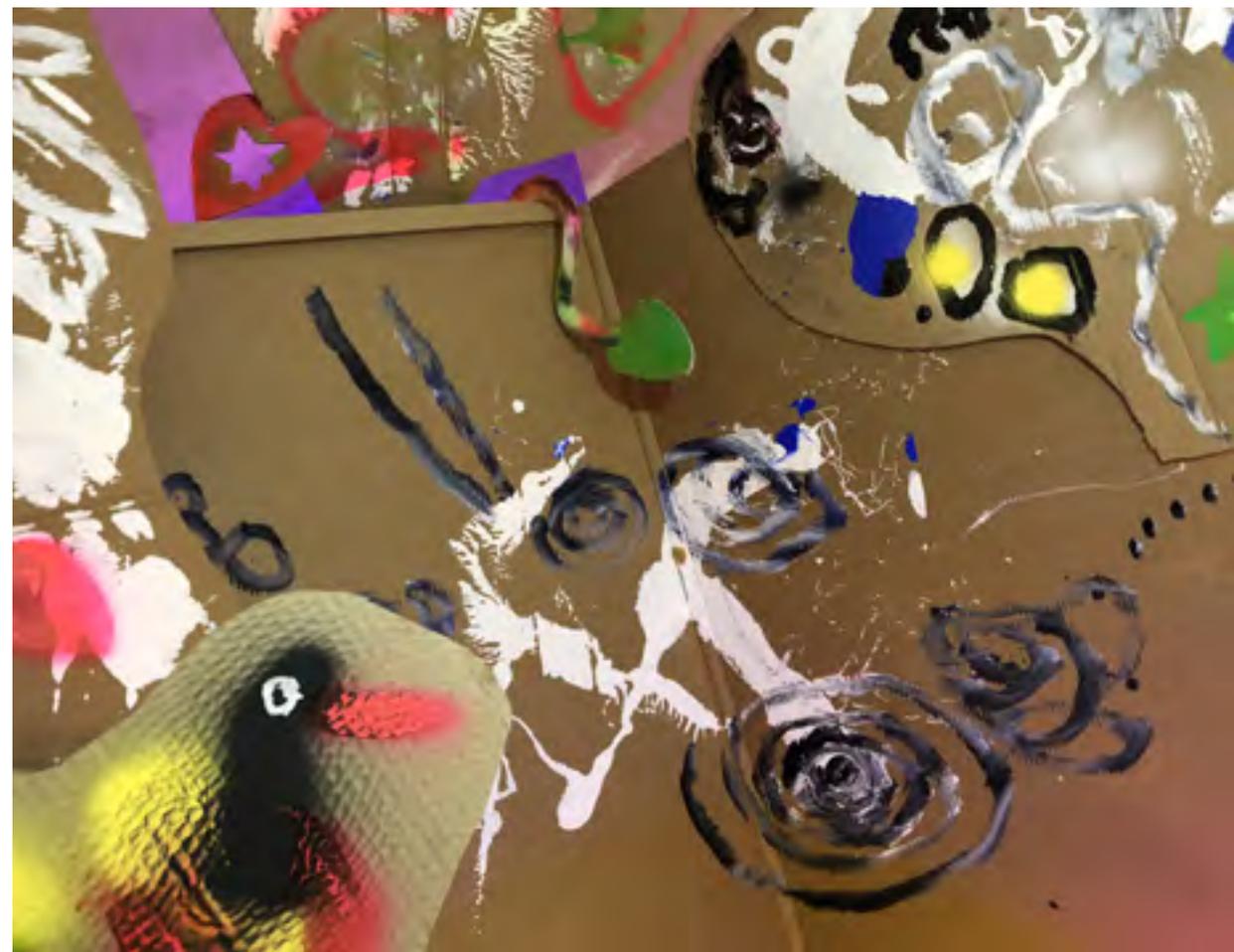
Le PUCARD A BALAIS
CAR IL EST BON A FAIRE
LE TRAVAUX
NE PAS MENER SE QUI NOUS
CONFUSIONNER

ON S'EXPOSE A UNE EXPOSITION
Déhnerle
DÉMANDIOLA
Bulles Bulles Bulles
Blip Blip





Le PUCARD A BAWIS
DEVIENT UN DÉCORO
OU FAIRE DIRE A NOS
M RIONNETTE
Ce Qu' ON N'OSE PAS DIRE







De notre rencontre avec Ramuntcho nous avons gardé beaucoup de douceur et de bienveillance.

Il est entré dans notre classe et les élèves ont tout d'abord été un peu intimidés : qui est cet homme qui vient nous parler de la mort ?

Puis il nous a offert un espace pour nous exprimer, nous avons fabriqué nos marionnettes et nous les avons mises en scène dans le petit théâtre. Un moment magique où la parole s'est libérée, les élèves ont occupé petit à petit l'espace offert. Une marque de confiance, l'artiste idéalisé comme une personne inaccessible et au-dessus des autres, nous ouvre ses portes, nous laisse entrer dans son univers, nous montre les indices cachés et intègre nos productions à son exposition. Nous avons de la valeur à ses yeux et c'est là toute l'essence de cette rencontre. Les élèves ont repris confiance, ils sont écoutés et valorisés.

Lors d'une autre journée, Ramuntcho nous propose d'aller encore plus loin dans la découverte de soi. Il invite les élèves à choisir une œuvre dans une des salles du Musée Gassendi. Au départ un peu inquiets et moyennement volontaires, les élèves se prennent au jeu et se dévoilent sous le regard accueillant de l'artiste caché derrière sa petite caméra qui n'est plus un objet inquiétant mais plutôt un déclencheur de confidences et de sourires.

Le travail réalisé en classe infuse et se distille doucement. Certains retournent au musée en famille pour partager leur expérience, d'autres produisent à la maison des écrits ou des maquettes qu'ils veulent montrer à Ramuntcho.

En classe, la réflexion autour du thème « Digne de soi » est omniprésente, dès l'entrée dans la salle les remarques se bousculent et les propositions fusent. Il faut donc leur laisser de la place et les cours sont un peu bouleversés. On fabrique de nouvelles marionnettes, on écrit de nouveaux dialogues, on réalise des maquettes avec des personnages dans des situations qui poussent à la discussion, au dialogue, être digne de soi c'est quoi exactement ? On cherche des réponses.

Le changement est amorcé et l'ambiance de la classe n'est plus la même. Les plus discrets, parfois très en difficulté deviennent meneurs et s'ouvrent aux autres. Il n'y a plus de hiérarchie et chacun à sa place, les propositions sont entendues et discutées. Je suis présente mais je me contente d'encadrer, de guider et conseiller.

Puisque tout le monde s'est livré nous sommes tous sur le même plan. Les rapports sont différents et avec ce groupe à présent, j'ai l'impression que tout est possible.

D'ailleurs nous commençons la semaine prochaine un cycle de danse avec une chorégraphe, tout naturellement c'est le travail autour de l'estime de soi qui a été choisi et les élèves qui me font désormais confiance ont adhéré tout de suite à l'idée.

Audrey Blavoyer, professeur des écoles de la Section d'Enseignement Général et Professionnel Adapté du Collège Gassendi.





Il y a des mains à trois doigts, du papier bulle, des plans, deux vélos, des dessins sur un carton et un bonhomme. Un petit fusil, des tableaux avec le corps, des tubes à essais de sciences. Une boîte pour broyer, une ancienne caisse pour le cinéma.

Trois personnes, un oiseau. La moitié d'une main et deux cœurs.
Sous les cadres il y a des phrases sur la droite et la gauche. Il y a deux personnes qui parlent entre elles et à côté de ces deux personnes il y a écrit des choses.

On voit une guitare suspendue à une corde. Sur la guitare on voit des dessins : une couronne blanche et verte et un papillon vert.

Le son est roi et la guitare est reine. Il y a un fantôme dans le coin en haut.

Je vois une guitare pendue, il y a une ombre pour moi c'est son âme.

Le blues est une musique fluide.

Il y a un monstre MOCHE !

Il dialogue avec l'ours.

Il a peur de l'ours.

Il protège son œuf.

Il est triste.

Il y a des vêtements.

Il y a un pied avec une couronne.

C'est effrayant.

Je vois un pied avec une étoile au dessus.

Je vois une enceinte, je vois un dessin avec des Aliens.

Il y a un chien avec son maître et il trouve un bébé dinosaure dans un parc et tout à coup il y a Rhinocéros. Le maître a peur, il lâche son sac. Il y a un bonhomme qui danse et les autres le regardent. Il y a quelqu'un qui joue au basket et un dinosaure qui regarde jouer les autres. On voit un visage noir et les deux autres ont un visage blanc et noir avec un soleil.

Deux personnes qui se tuent entre elles. Il y a un pistolet et deux nuages avec des lunettes parce qu'ils ne sont pas dignes d'eux-mêmes.

Il me fait penser à un Alien comme dans le film, les personnes ont peur de l'ours. C'est bizarre, on entend de l'eau, ils ont peur de l'ours. Il y a des pierres précieuses. Ils regardent l'ours et ils se protègent.

Le pigeon protège ses œufs. Ils portent des objets.

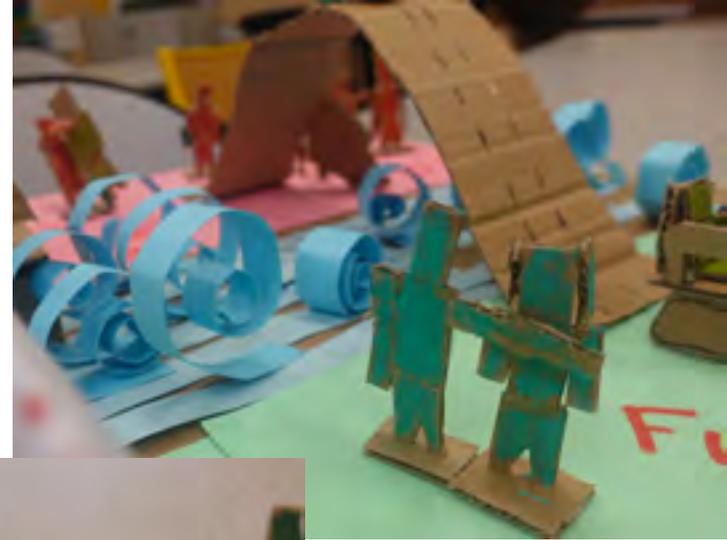
Après l'ours il y a un autre monde, c'est le passage, ils prennent leurs affaires, ils doivent partir.

Une main, une bouche, des yeux coquards, un œil rempli de sang. Prends le temps, j'ai pris le temps de regarder le tableau et j'ai vu une forme carrée au niveau de l'œil et des notes de musique comme une partition.

Oiseau, un cœur, trois personnes et une main remplie de sang. Un chapeau. Un chef cuisinier et une sirène. Un serpent, un poulpe, bombes de peinture. Un pistolet, quatre personnes, un vaisseau extraterrestre, une personne qui a un truc dans la tête.

Achille, Cassandre, Clara, Enzo, Florent, Fleurine, Joy, Maëva, Manon, Melissa, William.





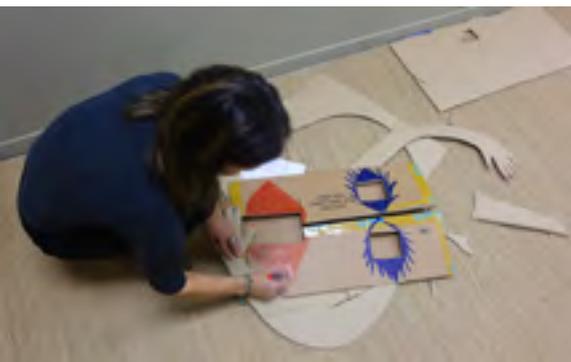




Nous nous sommes rencontrés au musée...

Ce « nous », c'est Ramuntcho dans le rôle de l'artiste, Laurie qui endosse le costume de l'institution culturelle et moi-même, parée d'une double casquette, professeur relai attachée au musée et enseignante en lycée professionnel.

Avec Laurie nous rencontrons Ramuntcho pour préparer des séances avec une classe de 5ème SEGPA, et une éventuelle intervention auprès d'enseignants du secondaire. J'écoute d'une oreille attentive Ramuntcho relatant ses expériences dans des milieux scolaires difficiles, et comprends que cette espèce de « sorcier » allait nourrir mes questionnements sur ma fonction et l'institution dans laquelle je l'exerce. Je comprends mieux le souhait de Laurie de le faire intervenir, elle connaît le personnage, son approche inattendue. Son discours décalé viendra chatouiller les enseignants trop « formatés » que nous sommes parfois...



Ramuntcho allait investir six heures face aux enseignants de plusieurs disciplines dans quelques semaines. J'avais à accepter que d'ici la formation, je ne saurai comment !

Je percevais chez lui une approche bien différente de la démarche trop académique des enseignants, bridés par leurs référentiels, les notions à transmettre, le temps toujours compté... En une heure de cours, pas de place au vide, au silence, nous sommes le chef d'orchestre, dictons les activités et imprimons le rythme. Dans ma classe, je fixe le cadre, j'attends une certaine « rentabilité », impose la cadence et il m'est souvent difficile, malgré mes 25 ans d'expérience, d'accepter qu'un élève n'adhère pas au cours ou tente de s'y soustraire. La position de Ramuntcho va à l'encontre de tout cela, il amorce, appâte et laisse venir.

Laisser venir, voilà bien une notion peu familière à l'éducation nationale.

Le jour de la formation, d'un pas de côté, je lâche mes partitions de prof pour m'abandonner à l'univers de Ramuntcho en temps que apprenante. Reconnaissons que la tâche n'est pas simple voire intimidante. Les questions se bousculent dans ma tête : Qu'allons-nous faire ? Que vais-je apprendre ? Serai-je à la hauteur ? Que vont penser de moi l'artiste et les autres stagiaires ? Me voilà contrainte de sortir de ma zone de confort, finalement ce que nous imposons quotidiennement à nos élèves, contrainte de sortir de ma fonction de transmetteur de connaissances, une situation bien trop rare.





Merci Ramuntcho, plus d'appréhension, tu nous accueilles individuellement avec une poignée de main. Un geste chaleureux chargé de sens, qui diffuse dans tout le corps. Je me sens reconnue, invitée à la table et je peux imaginer les effets de cette même main tendue aux jeunes de 5ème, combien elle a dû les mettre en confiance. Maintenant, l'individu accueilli, je me détends. bercés par le récit de vie de Ramuntcho, des liens se créent entre les stagiaires assis au sol dans cette grande salle des paysages; les individus se connectent, le groupe prend forme.

Nous nous mettons en mouvement, guidés par l'artiste. « ambulo ergo sum », je marche, je bouge donc je suis, selon la devise de ce musée héritée de Gassendi.

Au fil de son exposition, il nous apprend à regarder, de côté, au travers, pour percevoir l'imperceptible, voir ce qui nous échappe habituellement. En quelques mots, tâches ou figures, le rêve et l'imaginaire nous entraînent. Nos visages s'animent.



Bientôt viendra notre tour de créer, individuellement puis en interaction. Sais-je encore le faire ? Allez, lâchons prise, pas d'enjeux, si ce ne sont, ceux que je choisirai.

Ramuntcho me désoriente : « écrivez cinq référents culturels qui vous tiennent à cœur »... Le vide... rien ne me vient à l'esprit... de quoi suis-je faite ? Le champ est si vaste. Qu'est-ce qui m'habite, me compose à l'instant présent ? Pourquoi ce soupçon de panique. Est-ce le cauchemar de la page blanche ? Loin de Ramuntcho l'idée d'évaluer qui ou quoi que ce soit. Lentement des images apparaissent, des souvenirs m'envahissent. Ah oui, j'ai cela en moi !

Mais à quoi bon ce jeu ? Me rassurer ? Rappeler toute la matière composite qui nous définit...Toujours est-il que : je ne suis pas RIEN, et ne viens pas plus de NULLE-PART !



Spontanément nous devons dessiner notre avatar et lui donner forme dans du carton.

Moment émoustillant lors de la rencontre avec l'avatar voisin, observer ce qui les rassemblerait, et imaginer une histoire écrite à quatre mains. Histoire qui prendra vie, sous les regards amusés des enseignants, dans un décor de Ramuntcho.

Vraiment je ressors légère et joyeuse de cette aventure. Demain je retourne dans ma classe, forte de cette conviction nouvelle : enseigner ne se résume pas à la transmission de savoir. Nous devons veiller à l'éclosion et permettre l'épanouissement de nos enfants, leur offrir des espaces de liberté. Rappelons-le-nous aussi souvent que possible. Continuons à provoquer des rencontres élèves-artistes. Dans ces contextes créatifs où chacun est guidé et non dirigé, poussé et non évalué, les bagages se remplissent avec soin, à son rythme, quelque soit l'âge, chacun le sien, digne de soi, pour pouvoir s'emmener loin !

Clotilde Volle, enseignante d'arts appliqués au Lycée Professionnel Beau de Rochas et professeur relai auprès du Musée Gassendi.



MÉDIATION

UN CERTAIN TYPE DE
MÉDIATION CULTURELLE
OFFRE LÉGITIMITÉ
AU SPECTATEUR
UNE INCITATION À S'ÊTRE



Le TRAVAIL
Des AUTRES
EST SOUVENT
Comme UN
SQUELETTE
Que l'on peut
Laisser TEL QUEL
ou Bien
Mettre
Habiller
Décorer
Célébrer

M'en SINGE
& VERITÉ

C'est F qui se PASSE
DANS NOS TÊTES
Quoi qu'il arrive
ça arrive

PARFOIS UN MENSONGE
PEUT FAIRE DU BIEN
& UNE VERITÉ S'AVÈRE
ÊTRE UN MENSONGE



L'OMBRE est l'ÂME
Des objets
& Le CHANT de l'ÂME
est ce qu'on entend ici



Gino est arrivé de Paris à Digne les Bains en TGV. Gino, c'était la première fois qu'il prenait le train. 3h10 c'est long pour une première fois. Mais lui, il n'a pas bronché. Il s'est contenté d'être là. Posé. Il est resté tranquillement allongé. On pourrait croire comme ça qu'il prend de la place, qu'il fait beaucoup de bruit Gino parce que lui, c'est un costaud et que les costauds ils aiment bien montrer qu'ils sont là. Mais pas Gino. Même s'il était plus gros, plus grand et plus fort que tout le monde dans le train, il a su se faire tout petit. Je ne sais pas d'où il tenait ça. J'étais là, juste à côté et je me disais :

C'est fou quand même, comme il est sage !

Je crois que tout le monde se disait ça :

Ce n'est pas possible d'être aussi sage !

Je crois aussi que Gino, de tout le voyage, il n'a pas bu une seule goutte d'eau.

Alors, quand il a enfin pu sortir du train, Gino il était comme un fou. Y'avait plein de soleil, pas comme à Paris, ce n'était pas tout gris, tout plein de pollution et tout plein de pluie. Dehors, c'était tout bleu et tout brillant soleil. Qu'est-ce qu'il aimait le soleil, Gino ! Je ne le connaissais pas encore vraiment bien mais y'a un moment où je me suis dit qu'on venait peut-être du même endroit lui et moi. Je me suis dit :

Encore un italien tiens !

Alors que je n'étais même pas sûre qu'il soit vraiment italien, Gino. Y'avait pas que son prénom, c'était autre chose. Et pis, qui d'autre qu'un italien aurait pu être aussi à l'aise dans ces circonstances ?

Ah la tête qu'il a fait Gino, quand il a enfin pu sortir sur le quai de la gare ! Il s'est pris tout le soleil de 14h en pleine face BIM ! Cette tête... ! Ce bleu ! Cette lumière !

J'essayais de garder mes distances avec lui, je l'esquivais un peu. Quand je le regardais, c'était du coin de l'œil. Mais impossible de ne pas le remarquer.

Les gens qui ne remarquent pas, ils font juste semblant. Et j'étais assez bonne pour faire semblant, du moins c'est ce que je pensais. Gino, lui, il sautait partout. Il était tellement heureux que ça en faisait mal aux yeux à ceux qui traînaient autour. Y'avait trop de bonheur et d'excitation qui coulaient en bave le long de sa bouche. J'étais pas très loin mais pas trop près non plus. J'avais peur qu'il vienne s'imposer et m'emmerder. Les colosses c'était pas trop ma tasse de thé. Avec leurs gros muscles là, bien développés, beaucoup trop développés. Y'en a qui se sentent en sécurité dans des gros bras comme ceux de Gino mais pas moi. Et pis j'en avais marre des gros lourdauds avec leurs manières de t'approcher. J'en avais marre du trop gros, du toujours plus. Dans les muscles de Gino je voyais de la violence, du combat, de la force. Il méritait sûrement pas ça mais c'était plus fort que moi. Trop de masculinité. Peut-être que je n'aimais pas ses muscles parce que j'avais perdu les miens. Peut-être bien qu'au fond j'étais jalouse de Gino parce que j'aurais voulu avoir être musclée comme lui. Peut-être que j'aurais aimé savoir me battre comme un homme. Peut-être que j'aurais voulu être un homme moi aussi ?

Plus j'essayais de l'ignorer, Gino, plus il m'intriguait et plus il m'intriguait plus je l'ignorais. Au final c'est lui qui m'ignorait le plus. Il en avait rien à faire de tout le monde. En avoir rien à faire n'est pas toujours synonyme d'indifférence. Gino, au contraire, il savait faire la différence. Il était là, le voyage était terminé et il savait qu'il allait sortir pouvoir profiter. Il n'aimait pas trop se sentir enfermé. Mais bon, il avait aussi vite compris que la vie, ce n'était pas super compliqué, que c'était juste une question d'adaptation tout ça et faut dire qu'il le faisait vachement bien : s'adapter.

Du coup même s'il n'aimait pas être enfermé, il la ramenait pas. Jamais. Il savait que c'était pas pour longtemps, que, comme pour tout, ça n'allait pas durer éternellement. Encore un point pour Gino. Les gens qui se plaignent tout le temps sont tellement chiants !

Et pis y'a eu les escalators. Alors ça, Gino, ça l'a marqué. Les es-ca-la-tors. On aurait dit que c'était la première fois de sa vie qu'il en prenait un, comme avec le train. Et ça faisait beaucoup de premières fois en une demie journée. Je crois qu'à sa place, moi, j'aurais craqué.

Même les guerriers ils ont peur.

Peut-être bien que les meilleurs des guerriers, c'était ceux qui avaient le plus peur, mais qui savaient en même temps que sans cette peur, ils n'étaient plus rien. Et Gino, sur l'escalator, il a eu peur. Qu'est-ce qu'il a eu peur quand il a dû monter l'escalier qui monte tout seul. Il s'est dit :

C'est quoi ce truc tout plat qui se déplace tout seul ?!

Il s'est dit :

Comment on l'arrête ce machin ?

Gino, il n'avait pas le coeur fragile mais il l'avait quand même senti s'emballer, son petit coeur, au rythme des chlac clac chlac clac du mécanisme de l'Escalator. Plus ça montait, plus il paniquait, plus il paniquait plus il se crispait et plus il se crispait, plus il se disait :

Mais je ne vais jamais réussir à m'arrêter moi !

Il a failli y laisser un pied, Gino, dans l'escalator. Un pied et un bout de coeur.

C'est vrai qu'il était peut-être un peu vieux jeu, Gino. Il n'aimait pas trop les trucs nouveaux, les prouesses et nouvelles inventions électro-technologiques, toujours plus technologiques, les machins qui vont tout seuls, qui vont trop vite, toujours plus vite. Il n'avait jamais eu d'ordinateur, de facebook ou d'instagram, de machine à café Nespresso ou smartphone. Alors imaginez-le sur un escalator !

Gino, il aurait aimé que quelqu'un s'arrête, il aurait préféré qu'on le prenne dans ses bras, qu'on lui dise que ça allait aller, que c'était comme ça la vie.

Dans la vie il y a ceux qui portent et les autres qui se font porter.

Il y a ceux qui ouvrent des portes et d'autres qui se font emporter.

Je crois que c'est là où je l'ai regardé pour la première fois. Regarder pour de vrai. J'ai croisé ses grands yeux marrons noirs. Il avait un regard de biche Gino. Et c'est vrai qu'il était vraiment vraiment beau. On aurait dit qu'il s'était maquillé autour des yeux. Il avait le regard grand et noir. Le regard khôl d'une femme berbère qui avait vécu toute sa vie dans les montagnes de Kabylie. Qu'est-ce qu'il était beau Gino ! A ce moment précis, j'ai regardé à nouveau ses muscles et c'était comme s'ils étaient en train de fondre. La douceur extrême de la force du guerrier qui tombe amoureux. Quand il reniflait Gino, son souffle, il avait l'odeur de la Méditerranée.

En sortant de la gare, on s'est retrouvés en tête à tête lui et moi mais aucun de nous deux a parlé. On regardait chacun dans une direction différente. Je fumais une cigarette et Gino il regardait le ciel. Il regardait loin Gino, toujours plus loin, plus haut. On aurait dit qu'il savait déjà ce qui l'attendait.

Et pis, Gino a débarqué au musée Gassendi de Digne les Bains. Il ne connaissait même pas Gassendi

et il ne savait pas vraiment ce qu'il faisait là. C'était un artiste dans l'âme Gino, mais ça, il n'en était pas encore conscient. Il n'avait jamais encore mis les pieds dans un musée (encore une première fois). Mais Gino, il n'avait jamais l'air fatigué, il gardait toujours ses yeux grands ouverts comme si c'était sa bouche qu'il ouvrait, prête à tout avaler. Gino, à 56 ans, il avait les yeux, la bouche et le cœur grands ouverts comme un enfant.

Il avait bien vécu, Gino, ça avait toujours été un bon vivant comme ils disent ici. Mais l'art, la paléontologie, la minéralogie, la conchyliologie, la philosophie, il ne connaissait pas tout ça. Mais il trouvait tous ces nouveaux mots marrants et il aimait se promener au milieu de ce monde qui lui était totalement abstrait.

Gino, devant les animaux empaillés, il avait levé le sourcil droit et soupiré lentement. C'était un soupir du cœur. Parce qu'il ne comprenait pas vraiment comment on en était arrivés là. C'est vrai quoi, comment on en est arrivés là?

Et puis il avait essayé d'attirer leur attention, il avait essayé de les faire bouger, de les faire rire en faisant l'idiot. Mais rien. Aucune réaction. Gino, il se demandait :

Est-ce que moi aussi je vais finir comme ça? Derrière une vitrine? Et pourquoi ils ont tous l'air aussi méchants, ces animaux? Et leurs dents qui font grrrrr là? C'est pas naturel tout ça, non ce n'est pas possible... est-ce que j'ai cette tête moi aussi quand je fais grrrr?

Sauf que Gino, même quand il montrait ses dents, ses belles et grandes dents, il avait l'air sympa. Et pis, il n'était pas trop du type à se poser mille et unes questions, Gino, alors les animaux de vitrine, il les a vite laissé tranquille et il a continué à se promener. A errer dans ce musée qu'il voyait comme une caverne d'ali baba, en cent fois mieux. Tout ce qu'il regardait, il le regardait avec des yeux d'enfant. Et tout le monde aime les enfants. Et tout le monde a aimé Gino. Du coup, vu que tout le monde l'aimait, il s'était fait plein d'amis au musée Gino, dès le premier jour. Ça lui avait rappelé les colonies de vacances. Il établissait tellement vite et tellement bien le contact que le lendemain, il s'était retrouvé inviter à passer de l'autre côté du décor.

On passe tous, tous les jours, à côtés de milliers de mondes qui existent, mais qu'on ne voit pas. Il n'est pas rare d'aller au musée mais il était rare de se retrouver à flâner dans les coulisses de ce même musée. Gino, il ne s'était pas bien rendu compte, au début, de la chance qu'il avait. Mais ne pas être totalement conscient peut parfois être une bonne chose. Gino, il n'aimerait peut-être pas que je raconte qu'il n'était pas vraiment conscient de ce qu'il faisait. Je crois l'avoir entendu soupirer un soir qu'il en avait marre qu'on ne le considère pas comme quelqu'un qui pense pour de vrai. Il en avait marre qu'on lui dise quoi faire, quand rentrer. Du coup, la liberté qu'on lui avait donné dans le musée, il en avait profité à fond. Il l'avait aimé et expérimenté de tout son cœur, cette liberté chérie. Il ne s'était jamais senti aussi homme ni aussi humain que dans ce musée.

D'abord, y'avait ces escaliers. Ces escaliers qu'il avait arpenté un nombre incalculable de fois en repensant à ceux de la gare, qui se déroulaient tout seuls à l'infini sans jamais s'arrêter et qui lui avaient foutu la peur de sa vie. Gino, dans le musée, quand il montait et descendait les escaliers, il se disait :

C'est quand même vachement bon de marcher !

Si y'en a un qui avait été d'accord avec lui, sur le fait que c'était tellement bon de marcher, c'était Ramuntcho, un artiste qui préparait une exposition au musée Gassendi. Gino, il se souvenait très bien de leur rencontre, lui qui n'avait jamais eu trop d'amis et encore moins d'amis artistes, il n'avait pas vraiment su comment se présenter alors il lui avait simplement dit, avec ses grands yeux de biche :

Salut, moi c'est Gino

Et Ramuntcho, il lui avait aussi simplement répondu :

Je sais

Et ils se sont pris dans les bras.

Et Gino, il ne connaissait rien à l'art, aux musées et à tout le reste mais il avait eu l'impression de le connaître lui, Ramuntcho depuis toujours. Il ne lui avait d'ailleurs jamais demandé son nom. Ce n'était qu'à la fin, sur le coin d'une peinture, qu'il avait pu le découvrir par hasard, sans le chercher. Gino s'était pris d'amitié pour Ramuntcho. Un amour qui rime est un amour fait pour marcher. Et ensemble ils ont marché.

Gino, il ne savait toujours pas vraiment ce qu'il faisait là mais il avait du temps devant lui. Du coup, il avait suivi son nouvel ami sans se poser de questions. Il l'a accompagné. Du début à la fin. De la fin au début. Ils se sont aidés. Ensemble, ils ont cherché les coins cachés du musée, les espaces intersticiels. La première fois que Ramuntcho avait employé le mot « intersticiel », Gino, il avait fait semblant de comprendre ce que ça voulait dire alors qu'il n'avait jamais entendu ce mot de sa vie. Mais est-ce qu'il est réellement utile de comprendre les choses pour les vivre?

Gino, lui, il était plutôt du genre à vivre, tout simplement. C'était sûrement la plus belle manière de le faire, vivre. C'était comme ça qu'il s'était retrouvé dans un train ensuite dans un musée ensuite dans les bras de Ramuntcho, à parler de la vie, de la mort, du passage dans l'au-delà.

Parce qu'il était vivant, Gino, il ne s'était jamais trop posé la question pour de vrai ou alors il se l'était toujours posée. La grande question qui fait peur à tout le monde. La question de la mort. Il n'avait jamais eu de problème vis à vis de la fin. On aurait dit qu'il était né bouddhiste, qu'il avait même pas eu besoin d'apprendre. Et même si les gens, quand ils croisaient Gino, ils le prenaient pour un con qui n'était pas capable de penser, il avait toujours su au fond de lui qu'il était un grand penseur.

Et les plus grands des sages ont toujours été les plus silencieux.

Et les plus grands des sages n'ont pas peur du silence.

N'ont pas peur de la fin.

N'ont pas peur de la mort.

Gino, il avait rigolé quand il a entendu Ramuntcho qui disait en souriant :

Non, la mort c'est chouette !

Qui d'autre que quelqu'un qui s'appelle Ramuntcho aurait pu dire ça? Pour beaucoup, ça aurait pu paraître anodin, voir absurde de dire :

la mort c'est chouette

(de le penser vraiment)

mais dans la tête de Gino, ça faisait sens. Ça sonnait et résonnait bien. Il avait pensé qu'il aurait pu dire la même chose, lui aussi.

La mort, c'est chouette.

Plus ils avançaient à deux plus on aurait dit qu'ils avaient vécu toute leur vie ensemble, côte à côte.

Gino, il avait toujours eu du mal à parler sentiments, mais il y a des fois où les sentiments parlent beaucoup mieux que n'importe quel langage. Et c'était ça le gros truc, avec Gino, avec Ramuntcho, avec le musée, avec la vie et la mort, le truc, c'était les sentiments.

Quand il observait son ami artiste travailler, Gino, c'était des sensations, des images, des souvenirs qu'ils voyaient couler de sa peinture, de ses Poscas. Il s'était dit que s'ils avaient été ensemble à l'école, ils auraient été meilleurs amis. Parce que Gino, il aimait bien se cacher, et Ramuntcho, lui, aimait bien ce qui était caché. La belle paire.

Il y a ceux qui travaillent à se travailler, d'autres qui travaillent pour travailler.

Gino, lui, il n'avait jamais vraiment eu de travail, mais toute sa vie entière il l'avait travaillée, même si on dirait pas forcément comme ça, aux premiers abords. Les gens avaient toujours tendance à le voir comme un pacha, comme un suiveur, pas comme un penseur. Mais la question du travail, ce n'était pas qu'une histoire d'années, de muscles ou de poils mais bien plus une histoire de place. De prendre place. De trouver sa place. D'expérimenter l'espace. Gino, il avait expérimenté la vie corporellement, il était là et se suffisait d'être là tout en remettant sans cesse la question de l'être là en aillant voir ailleurs. Avec Ramuntcho, Gino, il était passé dans une autre dimension. De l'être là à l'au-delà. Ah cet haut delà ! Dans au-delà, Gino, il entendait ode, déjà. Quand Ramuntcho lui avait posé la question :

Qu'est-ce que signifie l'au-delà pour toi?

Il avait pensé en premier :

Une ode au là

Et par là il entendait : la vie.

Parce qu'en vérité, c'est de ça dont il était question, d'abord et avant tout, de la vie. Alors voilà, même si Gino, il n'était pas artiste, scientifique, penseur, directeur de musée, menuisier, banquier, comptable, médecin, écrivain, décorateur de théâtre, acteur de cinéma, avocat, journaliste, coach de développement personnel, entraîneur sportif, architecte, musicien, comédien, comique, femme ou homme de ménage, secrétaire médicale, assistant social, animateur ou inspecteur de police etc etc, il était en vie. Il ne pouvait pas autant l'être, à chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, à chaque seconde qui lui était donnée, il respirait bien en grand. C'était ça son savoir. Etre vivant.

Ce n'était pas le savoir qu'on sait mais le savoir qu'on est. Et à partir du moment où on sait, où on est, on a plus peur de ce qu'il va se passer après.

Gino, il était capable de pousser les portes les yeux fermés. Au final, Gino était resté quatre jours à traîner au musée Gassendi, à accompagner Ramuntcho dans son travail, à l'observer, lui prêter main forte. Ils avaient mangé ensemble, réfléchi ensemble, avancé ensemble, ils avaient vu le soleil, les montagnes, l'orage, la pluie, les éclairs et ils avaient même dormi ensemble. Souvent, Gino oubliait toutes les notions qu'il avait du temps. Une année comme sept ans. Il n'essayait jamais de connaître l'âge des gens qu'il croisait, comme les noms, si ça venait, c'était toujours par hasard. Il avait même oublié le sien, d'âge, et ne fêtait jamais les anniversaires. Au bout de ces quelques jours aux côtés de Ramuntcho, il avait eu cette étrange impression d'avoir vieilli, comme s'il venait de souffler les bougies de dix gâteaux d'anniversaires. C'était comme s'il avait pris dix ans de plus dans les dents. Mais ses dents, elles étaient toujours aussi belles, toujours aussi grandes. Gino et Ramuntcho s'étaient quittés devant une

des pièces de l'exposition de l'artiste. Un de ces cinq lieux intersticiels. C'était la pièce préférée de Gino, sans qu'il ne sache expliquer pourquoi. Peut-être parce que devant cette pièce, il n'avait plus eu besoin de mot. Il y avait l'entrebâillement d'une porte, un cagibi, des balais, une serpillère, du savon, des chiffons, des tableaux, une guitare et des talons. Décor. Scène de théâtre figée. Gino, il s'était demandé :

Est-ce que le mouvement continue toujours, même lorsque tout est figé?

Et

Est-ce que le fixe n'est pas juste une illusion?

Et

Si c'était ça en fait, ce que signifiait : être atome

Et

Bouger sans cesse

Et

Se déplacer

Et

La mort, c'est peut-être juste un déplacement

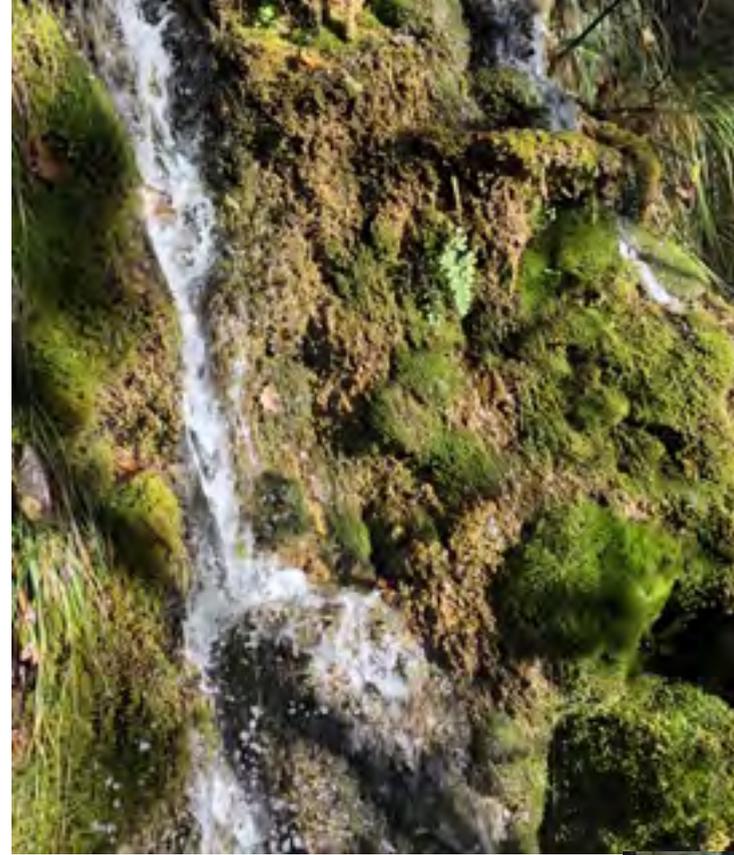
Et puis, Gino, devant cette petite pièce de théâtre figée, il a commencé à voir des choses apparaître. Petit à petit. Des traits. Des taches. Des couleurs. Des formes qui s'entremêlaient, des personnages qui se mettaient à raconter des histoires sans avoir à ouvrir la bouche. Des ailes d'ange. De la musique. Des visages déformés qui lui rappelaient bizarrement des anecdotes d'enfance. Un coeur, une étoile et un serpent. Son premier baiser à huit ans, ses premières vacances en famille, son premier voyage à l'étranger en voiture avec les amis de sa famille, sa première nuit sous les étoiles, ses premiers pas sur scène une fois, à un concours régional. Il voyait tout ça alors que quelqu'un d'autre aurait pu voir des choses complètement différentes. La subjectivité. Etre soi et penser soi. Avoir trouver son soi. Se donner entièrement à ce qu'on a devant soi. S'imprégner.



Nina Khalo



Pour la l'habillage sonore
de ce lieu j'ai utilisé les
sons du lieu
c'est à dire
les sons du Bois,
de la montagne,
& des sources
& ce qui passe à travers moi
de mes oreilles à mes mains
de mes ~~bras~~ pieds à mes yeux



ON PEUX
ATTENDRE
OU BIEN
PRENDRE LE VOLANT
& SE METTRE A L'ŒUVRE



CE MUSÉE C'EST LES ŒUVRES
QUI S'Y MONTRENT
& C'EST AUSSI

DOLORÉS TIMI CHARLOTE WAGNER
YURIMA BERKINE JADE GARDONN OLIVIER CEMBE
PESHAWA HAMAD PATRICK MINGUAL
MAGALI LEVRAY BUCCIO LAURIE HONORÉ
NADINE GOMEZ CLAUDE VOLLE

CE MUSÉE C'EST AUSSI TOUS LES REGARDS
QUI S'Y POSENT

OUI,
CETTE XPO EN PARTIE
DE L'ŒUVRE EN RÊVÉE



CAR
LA QUESTION
DE L'ŒUVRE
SE POSE LI
ENTRE ICI & LÀ
IL Y A
MAINTENANT
& L'ANIMAL
QUI VEILLE
EN NOUS

ET CETTE NATURE ^{TOUS} AUTOUR
ELLE EST AUSSI EN NOUS
& DE NOUS



merci a Sabrina Bendali

L' exposition Digne de soi s' est déroulée du 8 novembre 2019 au 31 mars 2020 au musée Gassendi de Digne-les-Bains.

Elle s' est accompagnée d'un atelier de pratique artistique en milieu scolaire réalisé grâce au soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles Provence-Alpes-Côte d' Azur, ainsi que d'une formation pour les enseignants en partenariat avec la Délégation académique de l' éducation artistique d' Aix-Marseille.

Ramuntcho Matta a souhaité être accompagné lors des différentes étapes du travail successivement par Nina Khalo, Féérique Saturne et SiewMei, en premier lieu pour partager l' expérience et puis pour voir si celle-ci pouvait leur inspirer des textes ou des images.

L' exposition a été pensée comme un dispositif permettant d' initier une action artistique collective dont témoigne cette publication grâce aux textes et photos de différents participants, Ramuntcho Matta, Laurie Honoré, Clotilde Volle, Audrey Blavoyer, Nina Khalo, Féérique Saturne, Jade Cardona, SiewMei, Achille, Cassandre, Clara, Enzo, Florent, Fleurine, Joy, Maëva, Manon, Melissa, William.

Nous remercions Eric Mangion d' avoir porté son regard sur cette démarche, ainsi que tous les participants pour leurs diverses contributions et toute l' équipe du musée Gassendi pour avoir rendu possible cette aventure.

Co-édition Musée Gassendi – Galerie Anne Barrault – Paolo Nava Studio

© Tous droits réservés

Je me suis dit
le mercredi/ont dit
une choré v Mère Gassendi
M'v donner de faire dans
dans Madinge
Goms

Eric Mangion,
Laurie Honoré,
siewmei,
Nina Khalo,
Féérique Saturne,
Audrey Blavoyer,
Clotilde Volle,

Achille, Cassandre, Clara,
Enzo, Florent, Fleuryne,
Joy, Maëva, Manon, Melissa,
Mathis,Emilien, William.

